

LES RACINES DU THÉÂTRE

DANS LA

NATURE



Paroles d'auteurs

Pauline Tanon / Roger Lombardot

ardèche
LE DÉPARTEMENT



Muséal
site antique • Alba

THÉÂTRE D'AUJOURD'HUI

SOMMAIRE

Le Pôle archéologique départemental-MuséAl	p. 3
Une première résidence de création	p. 7
Le théâtre des origines	p. 12
L'actualité de l'Antiquité dans la création contemporaine	p. 14
Journal de bord	p. 34
Bacchus aux Enfers	p. 40
Le théâtre dans la nature	p. 44
Impressions poétiques sur la biodiversité	p. 64
Les esprits de la Nature	p. 67

Photo de couverture : Simon Bugnon
Au théâtre antique d'Alba-la-Romaine,
Ce soir je ne jouerai pas Antigone de Roger Lombardot,
avec Coralie Russier, 2021.

LE PÔLE ARCHÉOLOGIQUE DÉPARTEMENTAL-MUSÉAL

***Alba Helviorum* : un site archéologique et naturel surprenant !**

La ville antique d'*Alba Helviorum* est née, s'est développée et a été abandonnée entre le I^{er} siècle avant Jésus-Christ et le V^e siècle après. Oubliée pendant près de 1 500 ans et redécouverte sous les vignes, elle a été une ville administrative, économique, politique, religieuse et culturelle pleinement intégrée à l'Empire romain. À son apogée, Alba a une superficie de 30 hectares. À la chute de l'Empire romain, la ville est peu à peu abandonnée. Les pierres sont réutilisées pour d'autres constructions, et notamment dans le village actuel d'Alba-la-Romaine.

Le visiteur sur le site antique bénéficie d'une vue exceptionnelle à 360° sur les monts entourant la plaine d'Alba, où s'est installée *Alba Helviorum*. Il profite également d'un environnement naturel riche et préservé. Le site archéologique n'utilise plus depuis le 1^{er} janvier 2017 de glyphosate pour son entretien

et pratique une tonte écologique en partenariat avec un éleveur de brebis.

À la recherche d'*Alba Helviorum*, du XIX^e siècle à 2020 : une histoire qui reste à écrire

Les premières campagnes de fouille ont lieu dès 1821 et permettent d'identifier dès les années 1860 *Alba Helviorum*. Dans les années 1930, c'est le théâtre antique, auparavant enfoui sous les vignes, qui attire l'attention des fouilleurs, sous l'égide de Franck Delarbre, maire d'Alba et passionné d'Histoire. C'est grâce à son travail que le théâtre antique d'Alba est classé Monument Historique en 1959, soulignant son intérêt scientifique et patrimonial.

Le travail de recherche se poursuit, marqué par un point d'orgue, entre 1981 et 2001 : un programme de sauvetage, recherche, restauration et valorisation placé sous l'égide du Ministère de la Culture. Le centre monumental et le théâtre antique ainsi que le sanctuaire de Bagnols sont ainsi

LES RACINES DU THÉÂTRE DANS LA NATURE

présentés au public. Les objets mis au jour sont présentés dans le Centre de Documentation Archéologique situé dans le village d'Alba, qui devient en 1986 Alba-la-Romaine, pour appuyer cette recherche en cours. Les fouilles s'arrêtent en 2001, mais le site archéologique continue d'accueillir du public. Le Département de l'Ardèche en devient

propriétaire en 2004 et décide d'ouvrir un musée. Cette ouverture aura lieu le 5 octobre 2013. En parallèle de la construction du musée présentant les collections qui sont labellisées en 2014 Musée de France, le site archéologique est aménagé. MuséAl est alors un service de la direction de la Culture du Département de l'Ardèche, qui gère



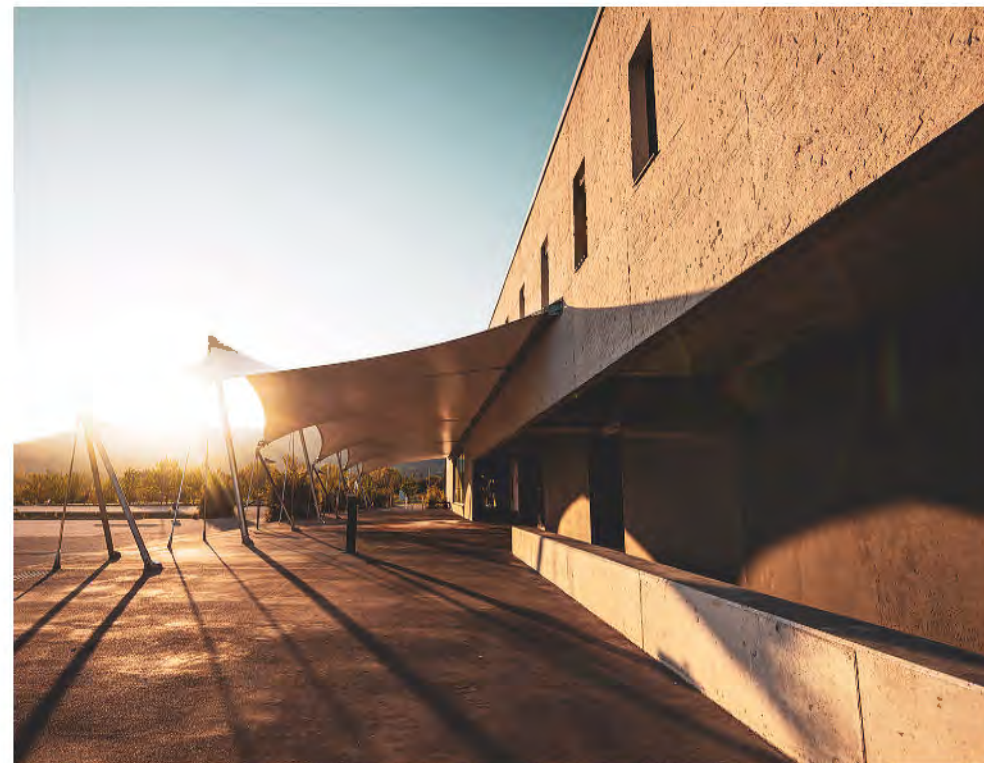
Aquarelle de Jean-Marie Gassend, représentant le *cardo maximus*, la rue principale de la ville antique. Crédit photo : Nicolas Durot

LE PÔLE ARCHÉOLOGIQUE DÉPARTEMENTAL-MUSÉAL

un site archéologique, un musée et un dépôt archéologique. Le service est complété en 2018 avec l'arrivée de deux archéologues, pour constituer le Pôle archéologique départemental-MuséAl.

En 2019 et 2020, le Département de l'Ardèche a engagé la restauration et la valorisation du théâtre antique. Joyau du site archéologique, il avait besoin de retrouver une nouvelle jeunesse,

mais aussi d'être équipé pour l'avenir afin de continuer à accueillir des publics, comme il y a deux mille ans. Ces travaux ont permis de le rendre plus lisible et de mettre en avant une particularité unique de ce théâtre : il est traversé par un ruisseau, sur lequel est installée la scène. De plus, aujourd'hui ouvert, le théâtre s'insère dans le paysage et apparaît comme lové dans son vallon. Un lieu enchanteur.



Le musée du pôle archéologique départemental-MuséAl à Alba-la-Romaine en Ardèche.

Un écrin pour les collections : le musée

Le Pôle archéologique départemental-MuséAl révèle des collections uniques, issues des fouilles réalisées sur le site archéologique d'Alba-la-Romaine, dans un bâtiment résolument contemporain. Les collections sont labellisées Musée de France, signe de leur intérêt scientifique.

Bien plus qu'un lieu de conservation, le musée — avec ses collections permanentes et expositions temporaires — nous parle de notre société et souligne à quel point les Romains sont proches de nous.

Une programmation annuelle variée

La programmation culturelle suit chaque année une thématique différente. En 2020 et 2021, le théâtre antique est à l'honneur. Conférences, ateliers pour tous, événements nationaux, visites guidées du musée et du site antique,

nocturnes estivales, concerts, etc. sont proposés aux visiteurs et offrent une exploration riche et diversifiée de cette thématique. MuséAl s'attache à travailler en partenariat avec les acteurs culturels et touristiques ardéchois pour élaborer cette programmation.

Une exigence de longue date pour les choix opérés dans la programmation a été le dialogue entre les vestiges et/ou les collections et la forme artistique accueillie. Des expérimentations ponctuelles en termes de recherche, de médiation mais aussi de création artistique ont eu lieu ces dernières années, riches d'enseignements, de rencontres. Elles ont apporté la conviction que le lieu est inspirant pour les artistes à plus d'un titre et insufflé l'envie de promouvoir la création artistique ardéchoise. La résidence de création de Pauline Tanon en partenariat avec Théâtre d'Aujourd'hui est une aventure qui enrichit cette programmation et cette démarche.



UNE PREMIÈRE RÉSIDENCE DE CRÉATION

Avec l'autrice Pauline Tanon

La résidence de création s'inscrit dans l'appel à projet "Itinérances", porté par le Département de l'Ardèche pour soutenir des résidences artistiques, culturelles ou scientifiques et ce, sur plusieurs territoires ardéchois, par le biais d'actions innovantes. Elle a été soutenue par la DRAC Auvergne-Rhône-Alpes. Ce dispositif associe un processus créatif immersif dans plusieurs territoires ardéchois et des actions de médiation à l'adresse des habitants.

Une création théâtrale originale, deux structures culturelles ardéchoises complémentaires

Cet accueil en résidence de création a permis à une artiste installée dans les Cévennes, Pauline Tanon, d'écrire une œuvre théâtrale originale, composée sur trois lieux très différents reflétant la diversité des paysages et de la nature en Ardèche : Saint-Mélany, Laurac-en-

Vivarais et Alba-la-Romaine. En ce sens, il s'agit d'une expérience d'écriture innovante en Ardèche. Trois communautés de communes ont participé : Ardèche Rhône Coiron, Beaume-Drobie et Val-de-Ligne.

Pour le Pôle archéologique départemental-MuséAl, cet accueil en résidence est une première. Il s'agit de faire émerger l'âme poétique du site archéologique et des vestiges, mais aussi de montrer aux artistes que le site est un lieu d'inspiration fécond. La contribution de Pauline Tanon à l'installation d'un parcours sur la biodiversité du site et sa création d'une pièce de théâtre présentée lors des Nocturnes estivales de MuséAl valorisent auprès d'un large public les traces de la résidence.

Pour Théâtre d'aujourd'hui, la compagnie de Roger Lombardot implantée à Laurac-en-Vivarais, la résidence de création est une pratique habituelle et féconde depuis de nombreuses années. C'est d'ailleurs lors d'une résidence à l'Institut français de



Roger Lombardot

Casablanca que lui-même a écrit *Ce soir je ne jouerai pas Antigone* en 2018. Rencontre avec d'autres artistes, avec une structure d'accueil et son équipe, avec un contexte culturel et artistique spécifique, la résidence permet, selon Roger Lombardot, d'observer le monde d'un autre point de vue. Il développe depuis une quarantaine d'années une écriture directe, par le biais d'un ou plusieurs personnages, se posant en hérauts contemporains s'adressant à l'humanité pour l'amener à s'émerveiller de la beauté de ce monde ou



Pauline Tanon

de la création artistique, aussi bien que pour la mettre en garde contre sa monstruosité et les autres fléaux qui la menacent.

Une année sous le signe du théâtre et de la nature

En 2021, le théâtre est à l'honneur au Pôle archéologique départemental-MuséAl. L'accueil en résidence de Pauline Tanon fait à merveille le lien entre le théâtre, la littérature dramatique et son environnement immédiat

avec lequel la communion a été forte pendant près de quinze siècles. Par ailleurs, dans le cadre de *Ardèche en transition*, le Pôle archéologique départemental-MuséAl souhaite sensibiliser ses publics à la beauté et à la richesse naturelle du site archéologique, et ainsi compléter sa découverte par des outils proposant un double discours, à la fois naturaliste et poétique, incitant à l'observation et à la méditation.

La nature est très présente en Ardèche. Cela fait partie de son identité profonde, ainsi que de celle de ses habitants. L'Ardèche est un territoire privilégié où les pratiques artistiques s'épanouissent. La proposition formulée par Théâtre d'aujourd'hui et le Pôle archéologique départemental-MuséAl autour « Du jardin antique au jardin d'aujourd'hui » opère une rencontre entre ces deux univers d'une manière originale, entre histoire et théâtre, entre nature et culture.

Deux auteurs sur la même longueur d'ondes

Nous reproduisons ci-contre une lettre par laquelle Pauline Tanon répond à la sollicitation de Roger Lombardot sur ce projet. Ses mots illustrent la pertinence de cette résidence, mais aussi une rencontre riche de promesses :

Cher Roger,

La résidence de création que tu me proposes me réjouit à plus d'un titre : le thème des jardins est au cœur de mon écriture depuis un certain nombre d'années et je suis toujours à la recherche de nouveaux partages et lieux de découverte, en proximité avec mes racines cévenoles. De « mes » Cévennes gardoises à « tes » Cévennes ardéchoises, il n'y a que quelques pas et je me souviens avec plaisir de ceux partagés en 2009 sur le sentier des Lauzes et aux abords de la grotte Chauvet où tu avais convié trente-trois auteurs de théâtre, dont j'avais eu la chance d'être, pour écrire sur les 33 000 ans du site préhistorique nouvellement découvert. Avec la compagnie théâtrale que j'ai créée et anime, Mistral Gagnant, j'écris et mets en scène depuis une vingtaine d'années des textes traitant des rapports de l'homme et de la Nature pour des représentations au jardin, comme par exemple Oh les belles plantes adapté de Pour un herbier de Colette ou Aux arbres, citoyens ! adapté des Arbres de Ville-Evrard d'Armand Gatti. Si ce sujet n'est pas souvent traité au théâtre, il sous-tend fort heureusement encore bien des existences, parfois de façon inattendue, comme je me suis amusée à le raconter dans un livre sur une quinzaine de

personnalités mondialement célèbres ayant eu des relations privilégiées avec le jardin. l'étude des plantes ou l'agriculture, de Soliman le Magnifique à Michelle Obama — approvisionnant une cantine sociale et distribuant ses confitures aux chefs d'État — en passant par Rousseau, Tolstoï, Gandhi, Colette... Cette traversée m'a donné notamment l'occasion de mersurer tout ce que nos jardins méditerranéens doivent aux mondes grec et romain : un lien souple entre la maison et le paysage, le jardin combinant l'organisation de la subsistance et l'élaboration d'une esthétique. Dans le prolongement de mon dernier spectacle sur les oiseaux, adapté du texte d'Aristophane, j'aimerais travailler sur les sens proposés par les lieux de représentation. En découvrant que le théâtre d'Alba-la-Romaine est traversé par le Massacre, mon imagination s'est déjà mise en route... J'aimerais aussi puiser de nouveau dans la comédie antique des procédés dynamiques, comme celui du chœur qui redonne au public un rôle d'acteur de la représentation. Mais je n'en sais pas encore plus et attends d'en discuter avec toi in situ !

Avec tous mes chaleureux remerciements pour ta proposition, je t'envoie mes souvenirs les plus amicaux,

Pauline Tanon

Roger Lombardot et Pauline Tanon ont ainsi constitué un tandem créatif, et ont mis en résonance leurs perceptions de la Nature au théâtre, de l'Antiquité à aujourd'hui, comme vous pourrez le lire dans le texte de la conférence à deux voix, donnée à MuséAL le 30 juin 2021.

Au cours de la résidence, de janvier à juillet, des actions culturelles variées ont été mises en place en partenariat avec les communautés de communes de Beaume-Drobie, Val-de-Ligne et Ardèche Rhône-Coiron, pour impliquer des publics variés, de tous âges et sur des territoires différents. Le relais opéré par les intercommunalités et acteurs culturels impliqués a été essentiel pour emmener les publics dans cette belle aventure créative. Ainsi, Pauline Tanon a rencontré des Ardéchois, petits et grands, bien que le contexte sanitaire n'ait pas été très favorable. En effet, les temps prévus en début de résidence ont dû être décalés, mais cela n'a pas empêché Pauline Tanon d'écrire et de s'immerger dans l'histoire des jardins ardéchois de l'Antiquité à nos jours. En début d'année, elle a d'abord écrit neuf textes poétiques pour les panneaux du parcours sur la biodiversité installés sur le site antique d'Alba-la-Romaine. En avril, ont commencé les

échanges avec le public adulte, par des ateliers d'écriture initiés par mail, afin de préparer ceux organisés en juin à MuséAL. Le sujet : le jardin de l'Antiquité à aujourd'hui, pour coécrire la pièce commandée à Pauline Tanon et représentée le 27 juillet dans le théâtre antique. Ainsi le chœur des citoyens reprend-il du service !

A partir du mois de mai, les enfants ont pu aussi participer à des ateliers d'écriture théâtrale : dans le jardin de Toufache, des écoliers de Laurac-en-Vivaraïs ; dans les bibliothèques de Meyssie et du Teil, de jeunes lectrices qui ont produit deux jolies pièces, dont l'une est reproduite plus loin.

En plus de la conférence sur la Nature au théâtre avec Roger Lombardot à MuséAL et du spectacle au théâtre antique, deux autres spectacles ont été donnés : *Pinsons, rires et téntras lyres*, la dernière création, d'après Aristophane, de la compagnie de Pauline Tanon, Mistral Gagnant : à la Roseraie de Berty et dans le jardin des Clapas de la médiathèque de Valgorgue ; un concert-lecture avec le Quatuor Héméra qui a joué des extraits de Borodine, Chostakovitch et Mozart et où Pauline Tanon a fait le choix de textes de Virgile, Ronsard et Jules Laforgue pour traiter des représentations de la Nature héritées de l'Antiquité.



LE THÉÂTRE DES ORIGINES

Adeline Klee

Docteur en Histoire et responsable du développement des publics
au Pôle archéologique départemental-MuséAl

Le théâtre est essentiel à la culture romaine et une des façons de définir cette civilisation dont nous retrouvons les traces aujourd'hui encore jusque dans notre quotidien. Nous sommes comme eux, ou ils sont comme nous ; c'est du moins ma conviction, qui se renforce année après année, à force de les côtoyer, à travers les traces que l'archéologie ne cesse de nous révéler.

Les Romains n'ont pas créé le théâtre ; ils ont intégré le théâtre grec — dont l'origine, religieuse, remonte au VI^e siècle av J.-C. — dans les jeux et fêtes dédiés aux dieux au III^e siècle av J.-C., à l'occasion d'une épidémie de peste. Ce fut alors un moyen nouveau pour eux de s'adresser aux dieux et de les apaiser, pour faire cesser cette pandémie à une époque où la médecine n'avait pas les mêmes moyens ni les mêmes connaissances qu'aujourd'hui. La peste a décimé, perturbé, transformé la société romaine, mais de manière



Adeline Klee

intéressante, car ce n'est pas un rejet qui a été opéré, mais une ouverture, une intégration, un enrichissement culturel, religieux, politique.

Intégré à la vie civique, culturelle, religieuse, politique et sociale romaine, après avoir été remodelé par des influences romaines mais aussi étrusques,

le théâtre a constitué un rendez-vous essentiel, immuable, imperturbable en toutes circonstances. Imaginez-vous, au II^e siècle de notre ère, vous rendant dans ce lieu merveilleux plus de cent jours par an pour partager une journée de théâtre avec toute la société d'Alba et alentours !

Que serait la culture romaine, la civilisation romaine aujourd'hui sans ces jeux grecs, sans ce théâtre grec, sans cette assimilation par les Romains ? D'ailleurs, quel bel exemple d'aventure culturelle, d'intégration, de dialogue et d'ouverture. Ce trait de la civilisation romaine lui a permis de s'adapter, et de voyager jusqu'à nous.

Que serait le monde aujourd'hui sans ce théâtre romain ? Non pas que l'épisode de peste du III^e siècle av J.-C. ait été une bonne chose, mais il a fait naître un espoir. Lequel ? Celui que le monde

peut changer face à une catastrophe sanitaire, économique, politique, biologique. Cette catastrophe antique a laissé des traces, des cicatrices : le théâtre romain est l'une d'elles. Sans cette épidémie de peste, il n'aurait peut-être pas existé.

La culture permet d'avoir espoir et montre la voie à suivre : le monde peut changer et surmonter une crise de grande ampleur. La culture, vivante, s'adapte, tel un corps qui garde ses cicatrices mais peut finir par les oublier. J'ai donc espoir face à cet épisode douloureux qu'est la crise sanitaire actuelle, mais aussi la crise de notre civilisation, que la culture nous offre non seulement des moyens d'expression mais aussi des solutions. Cette culture qui a été tant mise à mal cette année. Cette culture qui se bat.



L'ACTUALITÉ DE L'ANTIQUITÉ DANS LA CRÉATION THÉÂTRALE CONTEMPORAINE

Conférence donnée par **Roger Lombardot**
au Pôle archéologique départemental-MuséAL
le 19 septembre 2020.

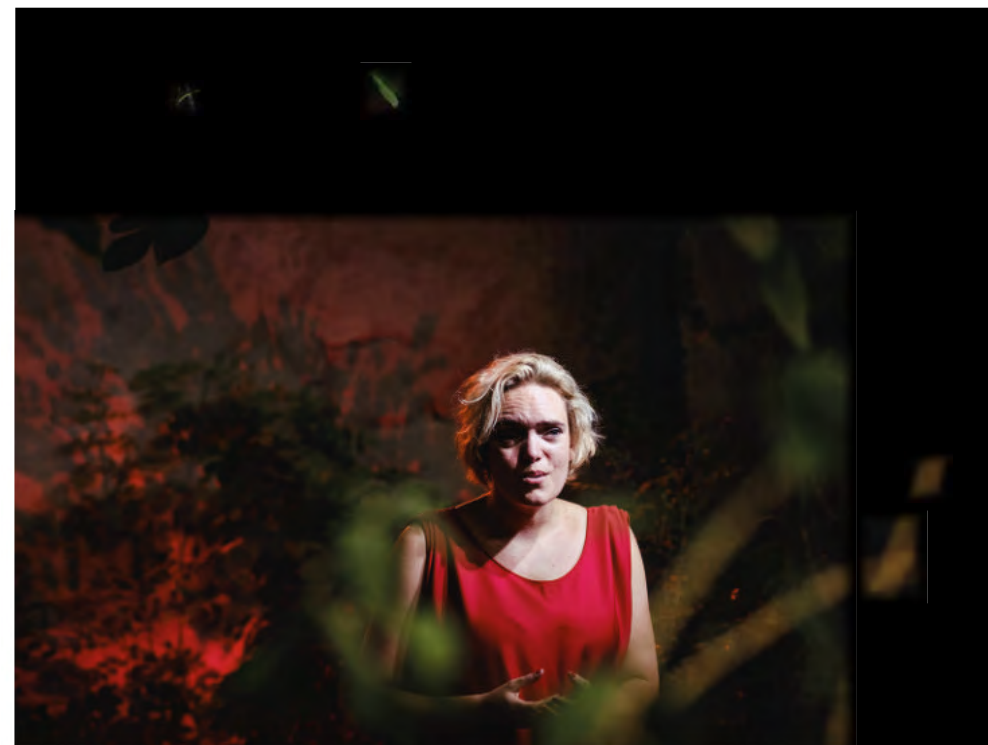
Si l'on en croit Solène Minier, ingénieure de l'Ecole nationale des travaux publics de l'État — et il n'y a aucune raison de ne pas croire ce qu'elle nous dit —, le théâtre d'Alba-la-Romaine a connu trois programmes architecturaux : le premier entre 20 avant J.-C. et 15 après J.-C., le second entre 15 et 120 après J.-C., le troisième de 120 à l'abandon du site... La partie inférieure du théâtre était constituée de gradins de pierre, tandis que la partie supérieure était équipée de bancs de bois, ce qui laisse à penser que deux types de population y prenaient place : une population soumise aux influences latines, une autre adoptant la posture assise en tailleur des Celtes. Cette cohabitation n'avait rien d'évident, et le théâtre joua un rôle important dans la rencontre de ces populations.

Plus qu'un édifice réservé aux spectacles, c'était un lieu de sociabilité. L'historien romain Tacite faisait de la fréquentation du forum, des théâtres et des temples le fondement de la vie civique...

Si j'en reviens à sa date de naissance, 20 avant J.-C., le théâtre d'Alba-la-Romaine est donc né six siècles après l'émergence du théâtre en Grèce, à l'époque dite archaïque. Aristote affirme qu'il découle du dithyrambe, un hymne religieux chanté par un chœur d'hommes, accompagné d'un joueur d'aulos, un instrument à vent de la famille des flûtes, et d'une danse... le tout composant une liturgie en l'honneur de Dionysos, dieu du vin, des fêtes et de ce qui allait devenir la tragédie, le théâtre. C'est Thespis, un auteur du VI^e siècle avant J.-C., qui franchit le pas, en introduisant le premier

acteur, le protagoniste. Pendant que le chœur chante les dithyrambes, l'acteur intercale des vers parlés. Ainsi naît le théâtre, sa forme primitive, ouvrant la

deutéragoniste, le deuxième acteur. *Les Perses*, la pièce qu'il a écrite en -472, est la plus ancienne tragédie entièrement conservée. Sophocle fait



Ce soir je ne jouerai pas Antigone, Coralie Russier, 2020. © P. Berardi

voie aux poètes et aux dramaturges. En -538, Pisistrate, qui régnait alors sur Athènes, organise le premier concours de tragédie. Treize ans plus tard, en 525 avant J.-C., Eschyle vient au monde, suivi bientôt par Sophocle, en 495, puis Euripide en 483. Eschyle introduit le

apparaître le tritagoniste, le troisième acteur. Ce qui est remarquable, pour ne pas dire incroyable, c'est que les trois plus grands dramaturges de la Grèce antique apparaissent au même moment et vont se retrouver à participer ensemble aux concours de tragédie...

Bien sûr, il s'agit d'une sottise, cependant je ne peux m'empêcher de rapprocher cette étrange proximité de naissance d'un événement similaire survenu un peu plus de deux mille ans plus tard : l'entrée en scène concomitante de Corneille, Molière et Racine... Sophocle naît vingt ans après Eschyle, Molière seize ans après Corneille... Euripide naît douze ans après Sophocle, Racine dix-sept ans après Molière... Ce qui fait que, entre la naissance d'Eschyle et celle d'Euripide, il y a trente-deux ans... et entre la naissance de Corneille et celle de Racine, trente-trois ans... Et alors ? me direz-vous... Rien !... Je trouve cela troublant, c'est tout. Mais ça passera, je vais reprendre un peu de camomille. Ça me calme, la camomille. Bien ! revenons aux acteurs : protagoniste, deutéragoniste et tritagoniste. Ils évoluaient sur le proskénion, le proscenium en latin, une estrade en bois, longue et étroite, derrière laquelle on trouvait la skéné, qui servait de coulisses aux acteurs. Devant le proskénion, s'étalant jusqu'aux pieds des spectateurs : l'orchestra, un cercle de terre battue occupé par le chœur, les chanteurs, les musiciens, les danseurs... Les travaux de restauration du théâtre d'Alba, dont l'inauguration a lieu aujourd'hui, avaient

notamment pour objet la reconstruction du proscenium, en bois, comme à l'époque antique... Personnellement, je trouve cela émouvant, la restauration d'un théâtre antique... Imaginez !... un édifice érigé avant la naissance du Christ. Sur ce territoire. Pouvoir contempler aujourd'hui à nouveau cet espace où se produisaient les acteurs il y a deux mille ans. Ça donne le vertige, non ?... Mais que s'y passait-il exactement dans ces théâtres ?... En Grèce d'abord. Quel en était le programme ?... D'après les historiens, trois grands festivals étaient organisés chaque année : les petites Dionysies, de décembre à janvier, les Lénéennes, de janvier à février, et les grandes Dionysies, de mars à avril. Ils donnaient lieu à un concours de tétralogies : trois tragédies et un drame satyrique, et s'ouvraient sur le sacrifice d'un bouc, en l'honneur de Dionysos. C'est de là que viendrait le mot tragédie, bouc se traduisant par tragos en grec... Tous les acteurs étaient des hommes. Ce sont eux qui tenaient les rôles féminins. Et, n'oublions pas, trois acteurs seulement pour interpréter tous les personnages. À noter qu'ils étaient payés. De même que les poètes, les dramaturges, les chœurs, les musiciens, les danseurs... Les intermittents du spectacle de l'époque, quoi !...

Le théâtre, lui, tirerait son nom du latin theatrum, qui le tire lui-même d'un verbe grec signifiant regarder. Le théâtre est donc à la fois ce qui est regardé — l'aire de jeu, orchestra et proscenium et tous ceux qui y évoluent — et le lieu d'où l'on regarde — les gradins où sont installés les spectateurs, essentiellement des citoyens. On continue de s'interroger sur la présence ou non des femmes et des esclaves... Un des Maîtres qui m'ont enseigné le théâtre s'est emparé du mot et a élargi sa définition. J'y reviendrai plus tard.

Je veux d'abord aborder le contenu de ce qui était regardé. Le genre. Principalement des tragédies et, à la marge, des drames, des drames satyriques, que certains ont qualifié de tragédie qui s'amuse. La comédie viendra un peu plus tard, avec Aristophane, né lui en 450 avant J.-C. La tragédie puisait avant tout ses thèmes dans la mythologie. Rares sont les tragédies qui n'empruntent pas aux mythes, aux grands cycles épiques : le cycle thébain, avec l'histoire d'Œdipe et la guerre des sept chefs ; le cycle troyen, qui reprenait les épopées retraçant la guerre de Troie.

Les Romains n'ont pas dérogé à la règle, s'appuyant eux aussi sur les

mythes grecs. Hormis leurs noms qui changeaient, les dieux étaient les mêmes. Dionysos était devenu Bacchus, mais le vin et la tragédie relevaient toujours de son ministère céleste. Les titres des pièces de Livius Andronicus, né en 280 avant J.-C., à qui l'on attribue l'institution du théâtre romain, sont éloquentes : *Achille*, *Ajax au fouet*, *Andromède*, *Le Cheval de Troie*, *Danaé*, *Hermione*, *Egisthe*... Chez Sénèque, né en l'an 4 avant J.-C. — ce qui veut dire qu'il était contemporain de la construction et de l'occupation du théâtre d'Alba —, on retrouve aussi bien *Œdipe* que *Phèdre*, *Les Troyennes*, etc. Il faut attendre Aristophane pour que le théâtre s'écarte des mythes et parle de la cité. Ses comédies sont avant tout des satires sociales ou des pamphlets politiques. Alors que la tragédie racontait les exploits des héros, des guerriers... Aristophane dénonce la guerre, que ce soit dans *Les Acharniens*, *Lysistrata* ou *La Paix*. Il s'en prend aux utopies politiques et sociales (*Les Oiseaux*), aux mœurs de l'époque, à l'inégalité des richesses (*Ploutos*). Chez les Romains, ce sont Plaute et Ménandre, pour les auteurs les plus connus, qui représentent la comédie. Ils inspireront Molière, Shakespeare, Goldoni... On peut tout de même préciser

que la première forme de « jeux sur scène », le premier embryon de ce qui allait devenir le théâtre romain venait non pas des Grecs, mais des Étrusques, c'est-à-dire de la Toscane. Tite-Live souligne que le nom latin de l'acteur, *histrio*, vient de l'étrusque. Cependant, à ce stade, il n'est pas vraiment question de théâtre. Il ne s'agit encore que de danse, sans référence à un texte ou même à une signification gestuelle du jeu des danseurs... Mais il faudrait des jours, des semaines... pour faire le tour du théâtre dans l'Antiquité... et je ne suis ni historien, ni chercheur, ni archéologue... et puis ce n'est pas ce qu'on me demande... Toutefois, j'ai pensé que cette brève présentation était nécessaire pour aborder la suite : l'actualité de l'Antiquité dans la création théâtrale contemporaine... notamment à partir de mon propre travail sur ce territoire.

La première question que je me suis posée est celle-ci : Y avait-il des dramaturges dans la *civitas Helviorum* ?... Si oui, étaient-ils joués au théâtre d'Alba ? Sans doute. Sinon pourquoi auraient-ils écrit, pour quelle autre destination ? Et s'il n'y avait pas de poètes locaux, que jouait-on ici ? Quels auteurs ? Des grecs, des latins ?... D'où venaient les

acteurs, les choristes ?... On ne possède pas de documents qui pourraient nous apporter la réponse. On peut seulement émettre quelques hypothèses... imaginer que l'élite de la ville aurait pu entretenir une troupe d'acteurs recrutés parmi les esclaves, leur jeu se limitant à l'art de la gestuelle et relevant de l'improvisation... À moins que des poètes, des dramaturges, inspirés par ce lieu fabuleux soient nés à la création sur ce territoire... En 2000, c'est-à-dire, à vingt ans près, deux mille ans après qu'on eût posé la première pierre du théâtre d'Alba, dans son *Répertoire du théâtre contemporain de langue française*, paru chez Nathan, Claude Confortès recense pour le XX^e siècle 420 auteurs dont l'écriture dramatique est ou était l'activité principale : 300 français et 120 francophones de 39 pays. Aux côtés de Marguerite Duras, Anouilh, Ionesco, Beckett... figurent des dramaturges beaucoup moins célèbres. J'y apparais à la rubrique : Les aventuriers du théâtre moderne. Joli titre qui fait un peu penser aux aventuriers de l'Arche perdue, sauf qu'Indiana Jones ne figure pas dans la liste en compagnie de Claude Alranq au Teatre de la Carriera à Pézenas, André Benedetto au Théâtre des Carmes en Avignon,

Gérard Gelas au Théâtre du Chêne noir toujours en Avignon, Wladyslaw Znrko au Cosmos Kolej à Lyon, Jérôme Savary au Grand Magic Circus, Philippe Caubère, Farid Paya, Jacques Livchine au Théâtre de l'Unité à Montbéliard, proche parent, si je ne me trompe, du plus célèbre clown de la *civitas Helviorum*, animateur occasionnel de MuséAl et grand ordonnateur du festival d'Alba-la-Romaine : mon ami Alain Reynaud... Si je me trouve au milieu d'eux, c'est, entre autres choses, parce que j'ai amené le théâtre, présenté mes pièces, dans des lieux où il n'allait pas habituellement. Je les ai recensés par ordre alphabétique sur mon site : abbaye, aéroport, appartement, arbre, atelier de voirie, bateau, bistrot, bordel, bus, camp de réfugiés, cabane, caravane, cathédrale, cave, champ de pommes de terre... Je ne vais pas les énumérer tous, il y en a près de quatre-vingts. La liste se termine par wagon. Je n'ai pas encore joué dans des WC ni dans une yourte ni dans un zoo... Le directeur du safari de Peaugres me l'avait proposé, mais j'avais décliné : donner la réplique à un tigre demande un courage que je n'ai pas. Et puis, en aucun cas je ne recherche l'exploit. Chaque fois que j'ai joué dans l'un de ces lieux cela faisait

sens. J'allais à la rencontre d'un public particulier, isolé, empêché, comme on dit pudiquement dans les officines de la culture... Ou alors je m'installais dans un décor remarquable qui faisait résonner le propos, tel ce champ de pommes de terre, en Roumanie, en 1990, deux mois après l'exécution de Ceausescu. Dans les campagnes, on ne réalisait pas encore vraiment ce qui venait de se passer. Notre présence avait agi comme un révélateur. La veille, on avait joué à Bucarest. On se rendait à Brajov, dans les Carpates. On s'était arrêtés là pour faire une pause. On avait aperçu ces femmes et ces hommes et on avait eu envie de les rencontrer, de passer un moment avec eux, de sympathiser avec ces cousins latins. Eh oui, les Roumains sont des Latins, comme nous, ce que la plupart des Français ignoraient à l'époque. Quoi de plus naturel donc que de leur présenter une tragédie en... latin... Non, j'exagère... en français et en roumain, en mélangeant les deux langues par le jeu des répliques. Irina m'interpellait en roumain, je lui répondais en français. Il s'agissait de l'une de mes premières tragédies : *Revoir les cerisiers en fleurs*, d'après la vie du pianiste argentin Miguel Angel Estrella, incarcéré et torturé par les fascistes en

Uruguay et en Argentine au début des années 80. J'avais réinventé l'orchestra dans la terre du champ, tracé un cercle autour du piano et de la chanteuse lyrique. Et, nous, les deux acteurs on évoluait à l'arrière... Mais, je m'égare, je me suis laissé happer par le souvenir... Revenons aux auteurs. En fait, il y en a beaucoup plus que Claude Confortès n'en a recensés. Rien que dans les toilettes de mon bureau, j'en abrite près de 500... C'est là que j'ai installé ma bibliothèque des auteurs contemporains, ma théâtre-thèque. Ainsi, tous les matins, depuis des années, je lis mes confrères. Et j'enrage chaque fois que j'entends des sots, qui ne les ont jamais lus, prétendre qu'il n'y a plus d'auteurs. Moi, je m'émerveille chaque jour des écritures d'aujourd'hui. On y trouve tout ce qui concerne la vie de la cité, qu'on appelle aujourd'hui la société, on y croise tous les caractères humains, on y côtoie la grandeur, la misère... avec du style, de la poésie, de la langue... Dommage que ces auteurs qui n'existent pas, selon les esprits chagrins, ne soient pas plus souvent à l'affiche des théâtres... 1000, il n'y en a pas moins de 1000, c'est sûr. 1000, c'est bien, c'est un chiffre rond. Ce qui signifie qu'en France il y en a un pour

65 000 habitants. C'est peu. Moins que des notaires ou des employés de banque, beaucoup moins, infiniment moins, mais davantage que des gardes champêtres. Ils ont pratiquement tous disparus, les gardes champêtres. Ils jouaient pourtant un rôle important... comme les auteurs... Ici, il y en a un peu plus, très peu, mais un peu plus. Je parle des auteurs, pas des gardes champêtres. L'attraction du théâtre d'Alba, peut-être, une aspiration inconsciente, relevant de la mémoire collective. Je peux citer Christian Bontzolakis. « Christian travaille avec des chorégraphes, des musiciens, des plasticiens, des photographes... Il monte des spectacles avec les villageois aussi bien qu'avec les habitants des quartiers « sensibles » et de jeunes adultes en réinsertion. Ses thèmes : la densité de la vie sous toutes ses formes. Des personnages, souvent des anonymes, laissés sur le carreau, en lutte toujours, qui jouent et se jouent la comédie. Des errances géographiques du Sud au Grand Nord et aux banlieues Nord, de la campagne profonde aux caves des barres HLM, des palaces aux enfers, des caissières de supermarché aux héroïnes de music-hall, des prisonniers aux bourreaux, des terroristes aux

secouristes — avec le corps à vif d'amour. Et l'exploration de la langue des mots. » Un auteur de terrain, acteur de la cité, en prise avec le vivant... Il a mon âge, Christian, il est né juste après la guerre, comme moi. Non ! ne parle pas de la guerre, tu ne vas plus t'arrêter... Si ! il faut en parler, justement. C'est le grand sujet de la tragédie. J'ai toujours eu à l'esprit qu'elle était passée dans mes gènes. Mes parents la portaient en eux. Je la porte en moi. D'où mon aversion pour cette perversion humaine et le souci que j'ai de la dénoncer dans les diverses tragédies que j'ai écrites. C'est pour cette raison que j'ai un faible pour Aristophane. Je dis un faible à dessein. Car c'est ainsi qu'on qualifie depuis toujours les pacifistes : des esprits faibles... Mais j'y reviendrai. Je veux d'abord parler d'un autre auteur, installé dans le périmètre de la *civitas Helviorum*... Sébastien Joanniez. Sébastien est plus jeune que nous, une autre génération. Les auteurs disparaissent sous la poussée de ceux qui viennent après eux, disait un critique du XIX^e siècle. Sauf les plus grands, qui sont éternels. Mais combien en reste-t-il depuis Eschyle, des auteurs qui ont marqué leur siècle ? Une poignée. Nous, on fait notre travail, à la manière

des artisans. On s'efforce de le faire le mieux possible. C'est notre façon de participer à la vie de la cité, d'enrichir le débat démocratique, comme le fait depuis toujours le théâtre. Les auteurs contemporains sont là pour ça, non pour briller, mais pour faire entendre une parole qui colle à leur époque. Les génies sont aussi rares que les truffes dans un champ de maïs, alors pourquoi perdre du temps à les chercher, au détriment de champignons moins illustres, mais, pour beaucoup, délicieux, surtout quand on sait que ceux qui les cherchent ne sont pas non plus des génies... Je viens d'ouvrir le programme d'un théâtre. J'y ai trouvé 42 collaborateurs : des administrateurs, des chargés de production, de presse, de communication, des conseillers, des assistants, des attachés, des détachés, des rattachés... pas un auteur. Ce doit être une erreur. Le chien aura mangé la page. Chérie ! Il est passé où le chien ?... Je m'égare. J'en étais à Sébastien Joanniez, un auteur d'ici, né en 1974 après Jésus-Christ. Je viens de relire une de ses pièces : *Désarmés*, une tragédie qu'il nomme cantique. Une dénonciation de la guerre. Deux personnages, comme chez Eschyle. C'est puissant, Joanniez ! Il va nous pousser dans l'oubli,

mais on ne lui en veut pas. Une génération pousse l'autre. Même chez les notaires. Non ! je n'ai rien contre les notaires... Je les préfère aux huissiers. J'ai envie de vous en lire quelques lignes... Joanniez, je veux dire, pas le code civil... Sébastien ne met pas de ponctuation, c'est fluide comme des vers antiques... Son cantique est un écho, une résurgence du *Chant des Chants* de Salomon et une résonance de la pièce fiévreuse, bouleversante, de Wajdi Mouawad, *Incendies*. Un auteur canadien, québécois, d'origine libanaise, Wajdi Mouawad, aujourd'hui directeur du Théâtre de la Colline à Paris. Il était prévu qu'il soit présent en Ardèche parmi les 33 auteurs de théâtre que j'ai invités en 2009, afin qu'ils écrivent chacun mille mots sur les peintures de la grotte Chauvet. 33 000 mots pour faire écho aux 33 000 ans qui nous séparent des plus anciennes peintures de l'humanité connues à ce jour. Il avait dû annuler pour cause de création à Montréal... Personnellement, je ne me suis jamais remis de leur contemplation *in situ*... Je ne remercierai jamais assez Dominique Baffier, première conservatrice de la grotte, de 2000 à 2014, pour m'avoir permis d'y pénétrer de sorte que je puisse écrire une pièce sur le

sujet : *La Rose*. C'était en 2003. Tout de suite, j'avais ressenti que j'étais dans un théâtre, trente mille ans avant Sophocle. Tout était organisé pour nous emmener en déambulation jusqu'au grand panneau du fond, le décor devant lequel devait avoir lieu la représentation. Un acteur unique j'imagine, qui tenait tous les rôles... J'avais écrit la pièce en quelques jours, juché sur la falaise qui domine le Pont-d'Arc et fait face à l'entrée de la grotte Chauvet. Il me fallait rester dans l'humeur, ne pas briser l'enchantement, traduire en mots l'indicible, le choc que j'avais éprouvé à la vue de ces peintures, l'illumination qui m'avait traversé, une réplique de celle que j'avais connue le jour où j'avais vu mon fils jaillir de la vulve de sa mère. Si l'on m'avait repéré, on aurait pensé que j'étais fou, trois jours à écrire à poil sur cette falaise. Le besoin de la chair à nu, des sens à vif, la relation primitive à la terre, aux étoiles... « L'homme de Lascaux dit quelque chose de l'homme sur la Lune, quelque chose qui atteint en nous des profondeurs médiatrices, que l'on ne peut qu'attribuer à cette exigence spirituelle qui est l'essence même de l'art et de sa présence dans le monde. » C'est ce qui m'est arrivé, ce que cet auteur dont

je ne retrouve plus le nom raconte. Je l'ai écrit d'une autre manière, il y a dix-sept ans, dans *La Rose* : « Ces peintures sont la plus éclatante expression de la joie. Et elles rejoignent en cela toute œuvre d'art véritable. L'artiste fût-il désespéré, son œuvre est un éclair de joie qui vient l'arracher à la nuit. Je pense à Schubert, à Van Gogh, à Gauguin... réalisant son testament pictural alors qu'il a décidé de se suicider... Ce sera son tableau le plus généreux, le plus éclairé... Il l'intitule : *D'où venons-nous ? Qui sommes-nous ? Où allons-nous ?*... Vision céleste qui lui permet de continuer à vivre... De trouver la force de patienter jusqu'au prochain éclair... Et qui nous permet, à nous, aujourd'hui de nous entretenir dans cette force. Je dis cela car plus j'avance à la rencontre de ces peintures... plus il m'apparaît de manière clairvoyante que la véritable raison d'être de l'œuvre d'art est d'assurer notre survie... Une sorte de génératrice destinée à transformer la pensée ordinaire en pensée créatrice. » Je comprenais enfin la signification secrète du mot théâtre dont m'avait parlé Luc Charpentier, mon maître : théos et astre, que j'ai traduit moi-même par : la lumière et le feu des dieux... On avait présenté la pièce

dans le petit théâtre qu'on avait ouvert, Cécile et moi, deux ans plus tôt dans les caves voûtées de notre maison, datant du XVI^e siècle, où des viticulteurs avaient avant nous élevé le vin. « Quelle expérience troublante que de pénétrer en un tel lieu... L'ombre de Dionysos y plane sans conteste, lui qui a donné aux hommes le vin et leur a inspiré la tragœdia, source des arts de la scène ? » écrivait Brigitte Purkhardt en 2005, dans la revue canadienne *JEU*, dans un dossier consacré à mon travail... Incroyable, non !... le retour à l'Antique par le chemin des dieux : théos et astre...

C'est ce que je souhaitais depuis 1995 et l'écriture de *Requiem*, une tragédie inspirée par la guerre en ex-Yougoslavie : avoir un lieu à moi, où mon protagoniste pourrait délivrer sa parole, dire la folie de la guerre, la douleur qu'elle engendre, la barbarie... Je m'étais rendu plusieurs fois sur le terrain, j'avais entendu les témoignages des victimes. Je savais d'où et de quoi je parlais... J'avais donc reconstitué chez moi, au milieu des pierres séculaires, dans l'espace restreint d'une cave, un théâtre antique... Ma vie s'était organisée autour du théâtre, de la vérité du théâtre, et ce lieu était mon

foyer, l'espace sacré où je pouvais transcender le quotidien et partager mon humanité avec les autres... À raison de 45 à 50 personnes par soirée, des milliers de spectateurs se sont assis dans les gradins, leur évocation,

tique au ministère de la Culture, a écrit à propos de ce cycle :

« Comment être un auteur tragique aujourd'hui ? En nos temps de tragédies renouvelées et multipliées, cela pourrait sembler évident. Mais, nous le



L'Atelier-Théâtre, Laurac-en-Vivaraïs.

et ont bu avec nous à l'issue de chaque représentation le vin hérité du culte de Dionysos... À ce jour, parmi les 43 pièces que j'ai écrites, 17 font appel à l'acteur unique du théâtre primitif grec, introduit par Thepsis. Avec le protagoniste, j'ai trouvé la forme narrative qui s'accorde à ma structure de pensée... Gilles Costaz, dramaturge et critique de théâtre, longtemps président de l'aide à la création drama-

savons depuis Eschyle, écrire des tragédies, ce n'est ni reproduire le malheur, ni jouer sur la corde sensible du spectateur. C'est trouver le langage qui parle à la fois au nom de la communauté des hommes et au nom d'une seule personne, l'auteur. Le cri doit être unique et universel. En cela, Roger Lombardot est un écrivain singulier qui a trouvé son chemin personnel en lequel chacun se retrouve.

L'amateur de théâtre peut établir une comparaison entre Roger Lombardot et Edward Bond, l'auteur anglais de *Pièces de guerre*. Mais, alors que chez Bond il n'y a plus d'espoir, chez Lombardot l'amour éclate, l'espoir est opiniâtre. Son œuvre noire est illuminée par la croyance en l'humanité et la conviction que toute crise peut être dénouée. Elle est traversée de tant de beaux gestes, mots, cris, chants de parents, d'enfants, de solitaires et d'êtres en tribu. Même le bourreau échappe au schématisme des jugements. L'originalité de Lombardot est de mettre sur le même plan l'amour que l'être humain doit à son semblable et l'amour de l'art. »

C'est là que je m'écarte de la tragédie antique. Alors qu'elle doit nécessairement se terminer de manière tragique, c'est la règle, je n'aurai cessé de rechercher une issue, une sortie de crise, un devenir humain qui transcende la violence... Lorsque je m'éloigne de mon lieu de création, chaque fois que c'est possible, je réinvente le cercle, la figure géométrique du théâtre antique, la figuration en plan de la sphère... théos et astre... la relation de l'homme à la Terre, à l'Univers... C'est dans cet espace que je me sens à ma place...

Sous un tipi, par exemple, que je fais confectionner pour y présenter *Lettre à l'enfant*, en 2000. Je le baptise Théâtre Itinérant pour Pièces Intimes, TIPI... Un lieu magique qui porte la mémoire d'une culture respectueuse du monde. Un espace sacré où je peux accueillir 35 spectateurs et leur raconter des histoires qui guérissent, comme les sorciers. Je m'assieds au centre du cercle, mon manuscrit sur les genoux, et je commence à lire :

« Que dire à un enfant qui soit susceptible de lui donner envie de vivre et de grandir ? Que lui dire qui ne soit pas une sentence, un propos rebattu, un discours emprunté à une philosophie, une religion, une morale, mais une vraie parole d'homme, qui vienne simplement de soi, du peu qu'on a compris de la vie, de sa petite connaissance intime ? Que lui dire qui soit assez sincère, assez humble, pour qu'il aspire à nous accorder sa confiance ? »

En 2004, c'est assis sous une structure en bambous et bois brûlé, réalisée à ma demande par un ami plasticien, Bruno Nury, aujourd'hui décédé, que je reprends *La Rose*. On a installé l'œuvre sur la plage du Pont-d'Arc, face à l'entrée de la grotte Chauvet, là où ont bivouaqué voilà trente-six mille ans les

premiers représentants de notre branche d'humanité. Le public est assis dans le sable, au bord de l'Ardèche.

En 2006, à Tahiti, on joue *Sarah* sous un faré de fête, posé sur le lagon, tout au bout du jardin botanique, à proximité du musée Gauguin. C'est la première fois qu'on y présente du théâtre... la suite logique, si l'on se réfère à l'Antiquité, des danses en l'honneur des dieux.

Pour la pièce *Noël 1788*, créée à Belfort en 1988, je fais réaliser par un architecte un icosaèdre en altuglas. L'icosaèdre est un polyèdre à vingt faces de la famille des solides platoniciens d'où dérive le dôme géodésique. Les acteurs évoluent à l'intérieur de la sphère censée figurer la musique de Bach.

Orléans, 1988, toujours... *Seulement pour les fous*, d'après le titre d'un chapitre du roman *Le Loup des steppes*, de Herman Hesse. Tandis que le pianiste joue sur le proscenium, les acteurs évoluent dans le chœur, un immense drapé blanc répandu en cercle jusqu'aux pieds des spectateurs.

« Un hymne puissant à l'absolu, à l'irraisonnable qui arrache un instant le mortel au morne et au banal. C'est le spectacle total, entier comme l'est une pure passion. Une tragédie antique, au cœur de la cité, au crépuscule du XX^e

siècle », avait écrit un critique de *La République du Centre*.

Théâtre de Vals-les-Bains, 1998, *Requiem*. J'ai reformé le chœur avec un orchestre symphonique, cinquante musiciens et une soprano. Maïa Rubinstein-Khan, à cour, en avant-scène, est la protagoniste. Un rideau de tulle la sépare de l'orchestre, si bien que, en fonction de l'éclairage, le chœur peut apparaître et disparaître...

Avec Maïa, l'année suivante, on passe à *Shéhérazade*... Je suis dans le bureau de M. le jour où elle apprend la nouvelle au téléphone, de la bouche d'un correspondant qu'elle a envoyé en ex-Yougoslavie. La scène se passe près de Mostar. Une mère et son enfant fuient la ville. Des miliciens les rattrapent, tranchent la gorge de l'enfant et obligent la mère à boire le sang. Cette nouvelle reçue dans la quiétude d'un bureau parisien ne cessera d'alimenter ma révolte. C'est elle qui, trois ans plus tard, me conduit à écrire *Shéhérazade*, personnage symbole de la résistance à l'oppression et à la barbarie... « Pièce intime inspirée du théâtre antique où se livraient les douleurs de la cité et dont les héros étaient des héroïnes, cette *Shéhérazade* est une œuvre magnifique. Elle nous entraîne par-delà les épreuves

jusqu'à l'humanité retrouvée... », écrivait à son propos André Griffon dans le journal *Le Monde*.

Je l'avais reprise en lecture avec *Lettre à l'enfant* dans un lieu étrange : une salle circulaire connue pour avoir abrité le premier tribunal du Québec.

Mais, parfois, la charge était trop lourde, j'ai dû m'écarter de la tragédie, m'en évader. À l'occasion de cette fantaisie érotique écrite au retour d'un voyage à Pompéi, par exemple... Une pièce où je célèbre les plaisirs de l'amour, sous les auspices de Dionysos... Enfin, Bacchus, puisque nous sommes à Pompéi. Je raconte notre rencontre avec le dieu de la vigne dans la villa des Mystères, notre participation aux Bacchanales, ces fêtes qui lui étaient dédiées, s'appuyant d'abord sur le théâtre avant d'évoluer en fêtes orgiaques... Nous avons même transformé notre maison, qui abrite le théâtre, en villa romaine, incrustant des fresques sur les murs.

Je colle à mon sujet : l'actualité de l'Antiquité dans la création théâtrale contemporaine... On ne m'a pas demandé expressément de la rechercher chez d'autres dramaturges. Je le répète : je ne suis ni historien ni universitaire et je ne prépare pas une thèse sur le sujet. Pour cela, il aurait fallu que

je prenne deux ou trois ans de disponibilité et, compte tenu des obligations que j'ai par ailleurs, en particulier une pièce en cours et une création à La Réunion le mois prochain, je n'avais pas plus que quelques jours à consacrer à cette conférence. Quelques jours de plaisir, entendons-nous bien... auxquels s'ajoute celui d'être avec vous ici ce soir... Je prendrai tout de même le temps de m'attarder sur certaines autrices et auteurs qui me tiennent plus particulièrement à cœur... Celles et ceux que j'accueille en résidence, que je fréquente à l'occasion ou d'autres que je ne connais que par le livre... Laurent Gaudé, par exemple... un écrivain et dramaturge remarquable, qui emprunte à l'Antique et aux mythes dans la plupart de ses pièces... *Médée Kali*, *Le Tigre bleu de l'Euphrate*, *Sodome, ma douce*, *Et les colosses tomberont*... Le metteur en scène Bruno Ladet dit à propos de cette dernière : « Si j'ai choisi ce texte, c'est d'abord parce que j'avais envie de revenir aux sources du théâtre. Laurent Gaudé donne ici plusieurs opportunités de s'y plonger, en s'emparant du mythe dionysiaque, en écrivant dans une forme proche d'un poème antique, porté par un seul personnage. Le monologue m'attire car après avoir

travaillé les relations de plusieurs acteurs sur un plateau je voulais aborder de façon directe le rapport de l'acteur au public. Dans ce texte, le personnage raconte son histoire en s'adressant à un camarade. L'histoire d'Onysos est comme une épopée, un récit initiatique et le spectateur l'accompagne dans sa traversée parce que le camarade à qui il s'adresse, c'est le public. La construction de cette pièce permet une frontalité et un lien avec les spectateurs que je recherche. »

Cette dernière phrase dit tout du théâtre primitif grec avec son protagoniste : la frontalité et le lien avec les spectateurs, à qui le récit est directement adressé... C'est ainsi que moi-même, après avoir écrit des pièces dialoguées requérant plusieurs acteurs, je suis né une deuxième fois au théâtre... en établissant, via l'acteur unique, ce lien direct avec le public. Ça a commencé avec *Requiem*. J'avais besoin de dire ce que j'avais vu, entendu, vécu en ex-Yougoslavie... J'ai donc tout naturellement fait appel à des personnages, je les ai confrontés les uns aux autres à travers les acteurs qui les incarnaient. Immense déception à la relecture. Rien ne fonctionnait. Les dialogues sonnaient faux. Je n'avais pas réussi à restituer la vérité des

situations. Pour quelle raison ? m'étais-je demandé. Parce que tu as triché. Tu as fabriqué une intrigue de manière purement intellectuelle, oubliant que le théâtre passe d'abord par les sens. C'est à eux que tu dois faire appel, ton ressenti que tu dois convoquer... ton dégoût, ta peur, ta douleur, tes larmes... et il te faut les adresser directement au public, le regarder en face, frontalement, car il s'agit d'un témoignage que tu veux lui livrer, afin de provoquer cette fameuse catharsis dont parle Aristote, qui a pour but de nettoyer, de purifier, de purger... C'est alors que j'ai pensé au protagoniste, à l'acteur unique, la créature de Thepsis, apparue au VI^e siècle avant J.-C.... Je me suis tenu debout dans ma cabane au milieu des chênes verts, là où j'écris, et j'ai commencé à parler : « Avez-vous jamais tenu un enfant mort dans les bras ?... Si je me permets de vous poser cette question, là, abruptement, au mépris des règles de la bienséance, qui voudraient que je vous souhaite d'abord le bonjour, c'est que je n'ai plus la force de le porter seule... » La pièce a obtenu l'aide à la création dramatique du ministère de la Culture à l'unanimité du jury. Elle a été mise en scène par 15 metteurs en scène différents et jouée pendant près de vingt

ans de manière ininterrompue... Avec *Requiem*, j'ai trouvé le juste rapport au public, celui que je recherchais depuis que j'avais commencé à écrire au début des années 80. Il m'avait fallu près de quinze ans pour y parvenir. J'ai continué dans cette voie. C'est celle qui me convient. Celle qui me permet de dire l'indicible... l'indicible de la guerre, de la folie meurtrière... qui est le propre de la tragédie...

Cela m'amène naturellement à Philippe Chuyen qui, « par un théâtre de textes attentif aussi bien à l'Histoire qu'à la littérature du Sud, crée des spectacles épiques ou poétiques dans lesquels les blessures des hommes nourrissent leurs rêves et leur quête de liberté. » Il a écrit *Le Banquet des insurgés, 1907, Batailles dans le midi, Les Pieds tanqués*. Quatre personnages, et non un seul cette fois, réunis sur un terrain de boules. C'est là que l'action se déroule et c'est là que, mise en espace, la pièce se joue, en plein air, le public réparti de chaque côté du terrain de pétanque. Une idée formidable. Il faut voir ça : une partie de pétanque, son langage, ses bons mots et quatre joueurs avec une déchirure secrète, un lien intime avec la guerre d'Algérie. Ils s'affrontent, se liguent, livrent leur vérité, mais chacun

a à cœur de finir le jeu, sur ce terrain qui les unit au-delà de tout. Une pièce en 13 points, où les mémoires s'entrechoquent. La Méditerranée est proche et l'Antique n'est pas loin... Avec *T'es qui toi ? T'es d'où ?* un texte poétique d'une fulgurante beauté, Gilles Desnots semble lui répondre. La guerre d'Algérie revient souvent dans les dramaturgies contemporaines. On la retrouve dans *Passé — je ne sais où, qui revient*, de Lazare. Dans *Djebels* de Daniel Lemahieu : « La sale guerre, les années de braise, les exécutions, la vie quotidienne, l'aveuglement, le remords, la propagande, les militants, les raz-zias, l'armée en campagne, les bombardements, les sexes sectionnés, la torture, les bordels, les attentats d'un bord à l'autre, les amoureux, l'égorge-ment, le chagrin, l'interrogatoire, les morts, la peur, les charniers, les embuscades, la politique, les tentatives de coups d'État, la barbarie... Est-ce qu'on peut dire la barbarie ?... » Et puis il y a bien sûr *Les Paravents*, de Jean Genet, la pièce de référence sur le sujet... fortement chahutée à sa création au théâtre de l'Odéon en 1966, par les groupuscules d'extrême droite... « Cette fresque foisonnante en 16 tableaux, où apparaissent une centaine de personnages, met en scène

des destins croisés où s'entremêlent hommes et femmes arabes, familles de colons français, prostituées, officiers, soldats et légionnaires, peuple des morts revenus parmi les vivants. Sans opposer les Arabes aux Européens, les pauvres aux riches, les vertus aux vices, Jean Genet poursuit sa réflexion sur l'hypocrisie des sociétés, l'omniprésence de la misère, la sanctification par le mal, l'érotisme, et réitère son apologie de la révolte contre l'oppression. » Du théâtre politique que n'aurait pas renié Aristophane... Théâtre politique encore et dénonciation de la monstruosité et de l'hypocrisie des sociétés, la pièce de Jean-Pierre Thiercelin *De l'enfer à la lune* raconte l'histoire de Wernher Von Braun, l'un des hauts responsables du camp de concentration de Dora avant de devenir le directeur du projet *Saturne* ayant pour mission le débarquement du premier homme sur la Lune... En avril 2010, pour le 65^e anniversaire de la libération des camps, à l'invitation de la Fondation pour la Mémoire de la Déportation, Jean-Pierre Thiercelin s'est rendu au camp de Dora avec deux autres auteurs : Philippe Touzet et Philippe Alkemade, ils en ont ramené des textes et des photographies. Je les ai exposées en Ardèche en

2015, pour le 70^e anniversaire de la libération des camps, à l'occasion de l'accueil en résidence de Jean-Pierre Thiercelin à Saint-Mélany et à Laurac... Nazisme, guerre, Shoah encore avec *Berlin, ton danseur est la mort*, de Enzo Cormann : « Le 19 juillet 1932, Gretl Schüller chante pour la première fois sur la scène du cabaret berlinois *La Dame de pique*. Le 15 septembre, un commando de S.A. met l'établissement à sac. Episode trop ordinaire de ces années de peste brune, l'événement prélude à un cauchemar qui plongera Gretl dans un chaos intérieur à l'image de l'embrasement planétaire. Dans le Berlin en ruines de 1946, Gretl tente d'assembler les pièces d'un puzzle de quinze années d'ombre et d'errance. » Ces années terribles pour l'espèce humaine dont parlent aussi Marguerite Duras, Jean-Claude Grumberg, Jean-Marie Besset, Gérard Garutti dans *Haïm à la lumière d'un violon* :

« Je raconte ici l'histoire vraie de Haïm Lipsky, qui a traversé le siècle et survécu à Auschwitz grâce à son violon... » Cette pièce m'a bouleversé. Peut-être parce que le vrai sujet, ainsi que le suggère l'auteur, est la musique elle-même. La musique sans laquelle Haïm n'aurait pas survécu et, peut-

être, n'aurait pas existé. La musique présente dans chacune de mes pièces. Non comme ornement, mais comme âme du texte. Je ne peux commencer à écrire si elle ne s'est pas présentée. Ainsi la Cinquième symphonie de Gustav Mahler est-elle l'âme de *Discours d'Investiture de la Présidente des États-Unis*. C'est elle qui raconte l'histoire de ce XX^e siècle qui s'ouvre sur la guerre de 14-18. Elle qui nourrit le cœur et la pensée de la Présidente : « Comment expliquer par le verbe ce qui n'est pas de nature intellectuelle ? Comment faire entendre que ce sang répandu en moi me parlait ? M'ouvrait à une connaissance plus profonde et plus subtile que la raison ? Tuer est une hérésie, me disait-il. Chaque fois qu'un être humain tue ou donne l'ordre de tuer, il provoque un cataclysme au sein de l'espèce. Beaucoup plus qu'un acte immoral, c'est une onde de régression qui nous parcourt tous... Cette révélation avait eu pour effet de me convaincre que la paix est une nécessité biologique... » La guerre irradie mes pièces. Elle est présente en moi. Je suis né en 1947, deux ans après celle qu'on dénomme par abus de langage la dernière. Deux ans après la pire expression de la monstruosité humaine, la solution

finale, le programme d'extermination des nazis, les exactions de Staline, Hiroshima... J'ai fait de sa dénonciation mon engagement... Un spectre hante l'histoire du théâtre depuis Aristophane : celui de l'engagement politique. Je suis né avec. Venir au monde est déjà un acte politique, disait un ami. Je crois qu'il avait raison. Naître, c'est venir habiter la Terre et entrer de plain-pied dans la communauté humaine. Dès lors on devient coresponsable de la vie... La tragédie est née avec la guerre et se perpétue avec la guerre... Anne-Sophie Nédélec nous en parle dans *La Gloire pour tout le monde*, l'histoire de femmes engagées ou victimes collatérales de la guerre de 14-18... « Je ne suis pas une arme de guerre », clame une femme dans la pièce du même nom, adaptée de *Journal d'une femme du Kosovo*, de Sevdije Ahmeti, où il est question « des crimes contre l'humanité parmi lesquels le viol, utilisé comme arme de guerre, atteint le sommet de l'indignité dans la hiérarchie des barbaries modernes... » La guerre qui ravage le Rwanda : « Avril 1994, une violence inouïe s'abat sur les Tutsis : en cent jours, 800 000 d'entre eux, hommes, femmes, enfants, nourrissons, perdront la vie. Comment se tourner vers

l'avenir sans détourner le regard du passé ? Entretenir la mémoire pour panser les âmes blessées ?... » C'est la raison d'être de la tragédie, du théâtre... « Mais avec quels mots dire l'indicible ? Avec des mots machettes, des mots gourdins, des mots hérissés de clous, des mots nus et (...) des mots couverts de sang et de merde, tranche Cornélius, personnage du roman de Boubacar Boris Diop : *Murambi, Le Livre des ossements*. Exilé retournant chez lui après le génocide, Cornélius renonce à écrire une pièce de théâtre sur cette tragédie à laquelle son père a pris part. Comme si la dramaturgie ne pouvait narrer l'inénarrable. C'est pourtant avec un texte puissamment poétique que Felwine Sarr a écrit *We Call it Love*. Le metteur en scène, Denis Mpunga, a choisi de faire circuler les acteurs parmi les spectateurs pour que la parole se fafile dans l'intimité de leur écoute et que chaque acteur devienne non pas un personnage mais un témoin, l'intermédiaire d'une parole qui appartient à la mémoire collective. » « Même dispositif choisi par Adrien Maufay pour *Hagati Yacu*, qui signifie Entre nous, pièce de Dalila Boitaud-Mazaudier et Cécile Marical, qui revient sur la proximité entre les

bourreaux et leurs victimes. Il y est décrit comment le génocide, qui puise ses racines dans un passé complexe fait de métissage et d'exil, a été commis par tout un chacun... » Dans *Le Voyage du soldat David Sorgues*, Eudes Labrusse nous raconte des choses terribles dans une langue magnifique... Je pourrais continuer longtemps... égrainer ainsi la longue liste des tragédies modernes... Nous y passerions la nuit... Je compléterai seulement mon propos en faisant référence à quelques tragédies directement inspirées de l'Antiquité et de la mythologie : *Le Retour d'Ulysse* de Jean-Yves Picq, qui met en parallèle la guerre d'Homère menée par son héros et la guerre du Vietnam... *Plaidoyer en faveur des larmes d'Héraclite*, de Bruno Bayen, *Orphée Market*, de l'autrice Claude Ber...

La Mort de Socrate, de Georges Lauris... *Tuer Phèdre*, d'Alberto Lombardo... *Iphigénie, ou le péché des dieux*, de Michel Azama... *Médée*, de Max Rouquette, *La ville parjure ou le réveil des Erinyes* de Hélène Cixous, qui a par ailleurs traduit *Les Euménides*, d'Eschyle... Et puis, bien sûr, il y a les *Antigone*... les classiques du XX^e siècle : l'*Antigone* de Jean Cocteau, celles de Jean Anouilh, de Bertolt Brecht... et,

plus près de nous l'*Antigone* d'Henri Bauchau, même si ce n'est pas à proprement parler du théâtre, l'*Antigone rebelle* de Marie-Thérèse Davidson, *Antigone à New York* de Janusz Glowacki, *Variations Antigone* d'Eugène Durif, *Antigone* de Jean-Louis Sagot-Duvaurox, *Antigone voilée* de François Ost, *Les Enfants du sphinx* de Moni Grego, d'abord parue sous le titre *L'Antigone*. Je n'oublierai pas le grand roman théâtral de Sorj Chalandon, *Le Quatrième mur*, qui nous raconte l'histoire d'une folie : la création de l'*Antigone* d'Anouilh à Beyrouth, en 1982, en pleine guerre, au milieu des ruines, en mêlant des acteurs des diverses communautés rivales... Moi-même, en 2018, j'ai écrit *Ce soir je ne jouerai pas Antigone* et créé la pièce au théâtre de l'Institut français de Casablanca où elle ouvrait la saison. C'est Coralie Russier qui tenait le rôle de la protagoniste. Salle comble pour la première. Le public était assis jusque sur les marches. Une majorité de femmes et de jeunes... La pièce a été reprise à Laurac dans notre petit théâtre au printemps 2019. Nous avons dû refuser du monde chaque soir. Nous la reprendrons ici même à Alba, au théâtre antique, en 2021. À noter qu'elle a été étudiée au

lycée Marcel-Gimond, à Aubenas, ainsi qu'au lycée Evariste de Parny, à Saint-Paul, sur l'île de La Réunion, et au lycée français de Casablanca. Une Antigone d'aujourd'hui, partageant avec nous les maux d'aujourd'hui et nous invitant à œuvrer ensemble pour la paix... chère à Aristophane... À Alba, je ferai intervenir un chœur d'enfants et de femmes pour déplorer et dénoncer la guerre, dont ils sont les premières victimes...

Bien d'autres pièces, parmi celles que j'ai citées et d'autres encore, auraient leur place ici... Pourquoi ne pas imaginer de réintroduire les Dionysies au Théâtre d'Alba ? Une manière de ramener le théâtre à sa vocation originelle : un lieu de sociabilité où échanger, partager, débattre... c'est-à-dire activer la vie civique et la démocratie.

JOURNAL DE BORD

de sa résidence de création par Pauline Tanon

Haut les masques !

Superbement accueillie par Adeline Klee, je commence en janvier une résidence d'écriture sur le thème des jardins, de l'Antiquité à nos jours. Financée par le département ardéchois, elle va se dérouler dans les communautés de communes d'Ar-dèche Rhône Coiron, Beaume-Drobie et Val de Ligne. Elle sera ponctuée de nombreux rendez-vous pendant les six prochains mois. Au cours d'ateliers d'écriture, j'élaborerai avec leurs participants une pièce qu'ils joueront au théâtre romain d'Alba, fin juillet. Je prends note et me mets au travail.

Roger Lombardot — qui m'a invitée à cette résidence, avec sa compagnie Théâtre d'Aujourd'hui — vient faire un tour chaque jour pour définir les contours de la conférence que nous allons donner le 8 mai. Le thème en est « la nature au théâtre », le fil commun de nos parcours artistiques.

Lorsqu'il repart, je me plonge dans la lecture et l'observation : j'arpente le

site d'Alba, je parcours les ouvrages de la bibliothèque, je visite l'exposition sur le théâtre antique de MuséAL, un privilège en cette période de fermeture des musées.

Ouvert sur le paysage, poudré de givre, le proscenium du théâtre d'Alba est une séduisante page blanche en ces belles journées de janvier, mois dédié par les Romains à Janus.



Fresque du Temple d'Isis, à Pompéi
Photo : Wikimedia Commons

Y jouerons-nous une comédie ou une tragédie ? Avec ou sans masque ? Dans la salle de travail où je bouquine, j'interroge de belles reproductions de mosaïques et fresques.

Mes lectures me permettent de déboucher le dieu qui fait le lien entre théâtre et jardin : Bacchus, avec sa vigne

et son vin, que nous célébrerons dès le printemps.

Je lève le nez de mon travail. Derrière moi, trois regards attentifs sur des photos de têtes d'empereurs romains épinglées au mur. Ils semblent observer un point éloigné au-delà des baies vitrées de la salle de travail, quelque part au-delà du forum, des vignes, du théâtre et même au-delà des collines qui bordent le site d'Alba.

J'entreprends de les ramener sur terre :

— « Auquel d'entre vous appartient donc le splendide corps de marbre à l'entrée du musée ? »

Aucun ne répond. Je leur montre les deux photos que j'ai prises avec mon téléphone portable, face et dos.

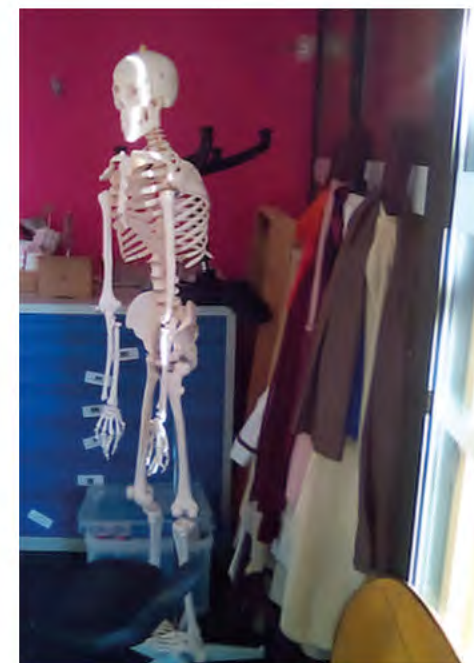
— « Eh bien, messieurs ? »

Est-ce par modestie, personne ne sort du rang. À présent, je leur fais face et nous nous toisons un long moment en silence. J'essaie de détendre l'atmosphère :

— « *Ave Caesares, moritura vos salutat* »

Si mon souvenir de collégienne est exact, la deuxième partie de ce salut à l'empereur — cité par Suétone, que j'ai adapté aux circonstances — était difficilement traduisible, *moriturus*, *moritura*, *morituri* désignant celui, celle, ceux à la fois « près de » et « prêt(e,s) à » mourir.

— « *Id est* : une vivante ? » intervient



Bob, matériel pédagogique de MuséAL

aimablement un individu posté de l'autre côté de la salle, qui lit dans mes pensées. Je me retourne et le vois danser, sans masque, dans le doux soleil hivernal. Ah oui, on me l'avait présenté : *ecce homo*, Bob !

Boum !

Ravie de constater, les mains dans la terre qui se réchauffe et me réchauffe, que le printemps est en ce mois d'avril dans son boum, comme le chante si

bien Charles Trenet, je trouve une idée pour lancer l'atelier d'écriture auprès de ses premiers inscrits. Je les ai invités il y a deux jours à commencer bientôt cet atelier, sans attendre d'être réunis dans un même espace physique (serre, jardin, bibliothèque ou théâtre).

Et voilà mes dahlias qui bourgeonnent, placés contre un mur bien exposé au soleil et abrité du vent.

Le premier texte sera : un télégramme annonçant un accident au jardin. Le spectre est large : on pourra penser au film de Peter Greenaway *Meurtre dans*

un jardin anglais, sorti en 1982, tout aussi bien qu'au coup de gel de la semaine dernière sur les fruitiers en fleurs.

J'envoie ma proposition par mail à chacun et attends maintenant les travaux d'écriture avec impatience, en mijotant une transplantation de framboisiers.

Avec Roger Lombardot, on se passe de longs coups de fil sur notre sujet de prédilection, la Nature au théâtre, qui se trouve être celui de la conférence que nous donnerons quand nous aurons reconquis le droit de jouir ensemble des floraisons. En attendant,



À Laurac-en-Vivaraïs, avec les écoliers

nous arpentons les siècles qui mènent du premier théâtre grec, dédié aux dieux de la terre et du ciel, au théâtre d'aujourd'hui (c'est le nom de la compagnie de Roger Lombardot). Cela nous projette dans un futur espéré proche, pour lequel nous disposons de beaux moyens entre le théâtre antique d'Alba et le tout prochain théâtre en plein air qui finira d'être construit cet été sur le sentier des Lauzes.

Tant de personnes !

Le masque de l'acteur se dit *persona* en latin et *maska* en grec. Masque et personnage ont gardé toute leur importance au théâtre, tandis que personne est devenu dans la vie quelque'un... aussi bien que rien-du-tout ! La célèbre formule d'Ulysse « Mon nom est Personne » contient ainsi un joli jeu de mots, qui lui permet d'échapper à la voracité du maître en la matière, le cyclope Polyphème (i.e. Plusieurs-mots).

Avec son œil unique au milieu du front, le cyclope est effrayant ! Mais en redécouvrant ce mois-ci en Ardèche, au cours de mon travail, le visage de personnes assemblées autour du théâtre, j'ai mesuré à quel point nos deux yeux privés de nez et de bouche ne sont guère plus rassurants !

En mai, j'ai fait ce qui me plaît...

Le 7, j'ai animé un atelier de deux heures pour un groupe d'écoliers de Laurac-en-Vivaraïs, dans le jardin Toufache cultivé par une partie d'entre eux. Activité de plein air, nous avons pu pratiquer à visages découverts, visages expressifs, animés d'émotions si variées !

J'ai invité les enfants à travailler au placement de leur souffle, de leur voix, de leurs paroles, de leur corps dans l'espace, comme de vrais acteurs-auteurs, afin de parvenir à raconter à pleine voix et grand cœur des « histoires au jardin », inventées sur le vif.

Les 29 et 30 mai, à la Roseraie de Berty et au Jardin des clapas de Valgorge, nous avons joué avec ma partenaire d'écriture et de jeu Barbara Schröder, *Pinsons, rires et tétras lyres*, le dernier spectacle de ma compagnie Mistral Gagnant. C'est un spectacle dont les spectateurs deviennent peu à peu co-interprètes, comme Barbara et moi les y invitons doucement par des échanges de regards et de mots tout au long de la représentation. Nous étions comme des poissons dans l'eau, des oiseaux sortis de leur cage, des grenouilles à la rivière, des personnes avec des personnes.

Pièce en cours

En venant des Cévennes gardoises — où je vis — jusqu'à Alba — où j'écris — je longe le piémont ; en passant par Anduze, Alès, Saint-Ambroix, j'arrive insensiblement face au panorama des monts d'Ardèche, par Ruoms. J'aime ce point de réunion des belles rivières de la Beaume, de l'Ardèche et du Chassezac, descendues du Tanargue et du Lozère et prêtes, toutes ensemble, à aller à la rencontre du Rhône.

Le Rhône est devenu, dans la pièce écrite avec quatre petites personnes de 7 à 9 ans, à la bibliothèque de Meyssse, le 15 juin, notre Styx, la rivière qu'il faut traverser pour passer du royaume de la vie à celui de la mort. Plaisir de voir que, bien que canalisé et assagi par les barrages, le majestueux fleuve garde son pouvoir dans l'imaginaire des enfants vivant à ses côtés.

L'après-midi du même jour, avec des grandes personnes, à MuséAl, la menace dans la Nature est tellurique : nous évoquons le tremblement de terre qui a détruit le Teil en novembre 2019 et secoué en profondeur ses habitants, au-delà de la destruction des maisons et de l'une des églises, que j'ai pu observer le matin en me rendant

à Meyssse. Feux oranges, hommes de la route, panneaux de déviation, on ne peut échapper aux signaux, les mêmes qu'à mon point de départ ce matin, la haute vallée de l'Hérault, qui a subi elle aussi une catastrophe naturelle, en septembre dernier, un déluge centenaire, quelques jours avant celui de la Vésubie. Serrons les dents, serrons les rangs !

Chaque fois que je viens à MuséAl, j'entends les rires et les questions des enfants qui travaillent et jouent, au sein des ateliers pédagogiques et artistiques. Ce mardi 29 juin, des masques de théâtre sèchent à l'entrée du musée, merveilleusement expressifs et colorés. Je les immortalise et j'imagine leur destin prochain : posés sur une



Une réalisation des ateliers pédagogiques

étagère, parfois dépoussiérées pour Halloween, ils finiront dans une corbeille ou le fond d'une malle, un de ces

quatre ou un de ces mille. Mais les enfants qui les ont confectionnés auront estompé, le temps d'un atelier, la distance qui les sépare de ce théâtre antique auquel je ne cesse de penser ces jours-ci, comme se rapproche l'échéance de la représentation de la pièce que je co-écris avec les participants de l'atelier d'écriture dont le second rendez-vous est demain. Il y a quinze jours, un des exercices a été l'écriture d'un texte court comportant ces dix mots ou

leurs dérivés : « dieu(x) », « hypnose », « hurlement », « soleil », « nu(e,s) », « extase », « grenouille », « feuille », « gourmand », « saut ». Je relis avec plaisir les variations qui en sont issues. Demain, sur la trame de pièce que j'ai proposée, nous tisserons nos textes à l'écoute les uns des autres, en vue de la représentation du 27 juillet au théâtre antique, un objectif inspirant !



BACCHUS AUX ENFERS

P ièce de théâtre coécrite et jouée par Lina, Anna, Fanny et Lucile, enfants âgées de 7 à 9 ans ayant participé aux ateliers d'écriture des bibliothèques de Meysse et du Teil.

Personnages :

Actrices :

Bacchus	Fanny
Rhône	Lucile
Grenouille Pomme	Anna
Grenouille Rainette	Lina

Scène 1 - La traversée

Bacchus (Au public :) — Oh mon dieu ! Ça m'énerve... Comment je vais continuer mon spectacle ? Je dois aller chercher des auteurs en Enfer. Il me faut traverser la rivière. (S'approchant du lit où Rhône dort, la tête posée sur un coussin :) Madame la rivière, réveillez-vous ! Qu'est-ce que vous faites dans votre lit ? Comment vous appelez-vous ?

Rhône (Se redressant, en colère :) — Oh mais c'est pas bientôt fini, ce bazar ! Tous les mille ans ça recommence. J'en ai marre. Je m'appelle le Rhône et je suis dans mon lit parce que je dors. Et j'attends que d'autres humains débiles viennent m'embêter dans mon lit pour les engloutir.

Bacchus — Stupide Rhône ! Je suis un dieu, moi ! Je veux chercher des auteurs en Enfer. Laisse-moi passer.

Rhône — Quel dieu, d'abord ? Et puis des auteurs, j'en ai rien à faire.

Bacchus — Je suis le dieu du raisin. Je m'appelle Bacchus. Je veux faire un spectacle. Il faut me laisser passer.

Rhône — Il faudrait qu'il soit gratuit pour moi, votre spectacle. Oh mais je dis ça, mais je ne viendrai même pas. Est-ce que tu as une bouteille de vin ? Et un brouillon de ton spectacle ?

Bacchus — Oui, les voilà !

Rhône (S'en emparant, elle détruit tout) — Merci beaucoup, Bacchus !

Bacchus — Bon ben j'y vais !

(Bagarre entre Rhône et Bacchus : Rhône attrape Bacchus par la taille, la fait tomber et roule avec elle. Ce faisant, Bacchus traverse et se retrouve de l'autre côté, où l'attendent les Grenouilles)



Affiche du spectacle, dessin de Lucile

Scène 2 - Les Grenouilles veulent faire le spectacle

Rainette — Stop ! Les Enfers sont en travaux !

Bacchus — Je m'en fiche. Je suis un dieu.

Pomme — Mais pourquoi voulez-vous aller en Enfer ?

Bacchus — Je n'ai plus d'auteurs pour mon spectacle.

Pomme — Mais nous sommes les personnes que vous cherchez. Inutile d'aller en Enfer.

Rainette — Non seulement les Enfers sont en travaux, mais il n'y a plus personne, ils ont tous déménagé. Si tu veux, on va te l'écrire, ton spectacle.

Bacchus — Des grenouilles ? Vous êtes sûres de savoir chanter ?

Rainette — Ecrire au moins ! Avec nos quatre pattes à trois doigts.

Pomme — Moi je sais chanter ! Et vu qu'il n'y a plus d'auteurs ni d'un côté ni de l'autre, c'est nous qu'il faut choisir.

Rhône — C'est pas bientôt fini, ce bazar ! Laissez-moi me rendormir ou je vais vous engloutir. Tous ! (Elle chantonne, ironique :) Il pleut, il mouille, c'est la fête à la grenouille...

Scène 3 - Le spectacle

Bacchus (*Aux grenouilles, assises à croupetons*) — Bon alors, écoutez-moi bien, nous allons former un chœur. Bien que nous ne soyons que trois. Ce sera déjà ça.

Rhône — Et moi ? Et moi ? Je ne peux pas participer ? Regardez comme je prends bien la pose. (Allongée, elle se met sur un coude, à la romaine.)

Rainette (*À Bacchus :*) — Nous, sans eau, on ne peut pas faire grand-chose...

Pomme — Elle va sûrement rester calme si on lui donne un rôle.

Bacchus — Bon, d'accord. Vous connaissez la chanson de l'escargot ?

Pomme, Rainette, Rhône — Oui, bien sûr !

Bacchus — On va un peu la transformer pour raconter notre histoire. Prêtes ?

Pomme, Rainette, Rhône — Prêtes !

Rainette et Pomme (chantent :)

— Petites Grenouillettes

Portent sur leur dos

Un grand spectacle

Aussitôt qu'elles chantent

Elles sont toutes heureuses

Elles sortent leur belle voix

Bacchus (chante :)

— Petit dieu Bacchus

Porte sur son dos

Toute la mise en scène

Aussitôt qu'elles jouent

Il est comme un fou

Il est très fier d'elles

Rhône (chante :)

— Très méchant Rhône

Porte sur son dos

Les âmes en peine

Aussitôt noyées

Il est satisfait

Et retrouve son calme



Mosaïque aux poissons, Alba-la-Romaine, photo: Éric Penot

LE THÉÂTRE DANS LA NATURE

DE L'ANTIQUITÉ À NOS JOURS

Pauline : Le « théâtre dans la nature », autrement dit la nature au théâtre ou du théâtre... N'est-ce pas un pléonasme, Roger ?

Roger : Que veux-tu dire exactement, Pauline ?

Pauline : Eh bien, nul amateur de théâtre n'est censé ignorer que cet art fut inventé en Grèce, sous la houlette de Dionysos, dieu des semences, de la vie, du vin...

Roger : Oui, si l'on veut. Je te rappelle quand même que Dionysos se partage le plaisir de gouverner la Nature avec les nymphes, les satyres, Pan, Perséphone, les naïades, les dryades, Gaïa, Déméter, Cybèle et j'en passe. Et Dionysos ne saurait rivaliser avec Apollon, le dieu des arts.

Pauline : Certes, mais tous ces braves dieux et esprits que tu viens de nommer n'ont pas inventé le théâtre. Et le premier théâtre, au VI^e siècle avant Jésus-Christ, les Dionysies, se déroule en plein air¹. Comme notre causerie aujourd'hui. C'est une fête de l'esprit et de la Nature.

Roger : Esprit et Nature... Attention au syncrétisme !

Pauline : Crétinisme ! Je t'en prie !!

Roger : Syncrétisme : indistinction, magma, et les volcans qui ont configuré le paysage alentour te donnent une idée de la puissance du chaos. Clarifions donc un peu les choses : au tout début, la fête s'organise autour des phallus géants. Quand le théâtre prend forme, ils perdent la leur et la violence initiale s'organise dans la comédie structurée autour de l'agon : la joute oratoire.

Pauline : La comédie, dont la muse est Thalie, la Florissante !

Roger : Tandis que la tragédie, c'est *tragos oïdé* : le chant du bouc, l'animal sacrifié aux Dionysies. Mais tu disais ?

Pauline : Rien, revenons à Alba. Au contraire de bien des théâtres grecs, il ne donne pas sur la Méditerranée, mais il est tout de même situé — notamment grâce au volcanisme que tu viens d'évoquer — dans un panorama exceptionnel !

Roger : Masqué au public par le haut mur de front de scène.

Pauline : Aujourd'hui heureusement effondré, permettant au modèle grec, abâtardi à l'époque gallo-romaine, de réapparaître. Nous avons donc le privilège de disposer d'un théâtre entièrement de plein air, ayant dans ses hauts gradins une vue à 180°.

Roger : Est-ce à cela que les architectes ont pensé, crois-tu, en choisissant de ne pas reconstruire le mur de scène... tout en sachant qu'il joue un rôle essentiel ?

Pauline : Tu veux parler de l'acoustique !



Taormina en Sicile.

Photo : Wikimedia Commons

Roger : Oui... N'est-ce pas en grande partie au mur, à sa réverbération, qu'on doit la qualité et la pureté du son des théâtres romains ?

Pauline : Tu as raison, mais le remonter aurait représenté un travail colossal et demandé des moyens eux aussi colossaux... Sais-tu à quelle hauteur il s'élevait, à l'origine ? J'ai cherché, mais je n'ai pas trouvé.

Roger : Non !... je n'en ai aucune idée. Il faudrait demander à Adeline Klee, l'historienne de MuséAl. Je peux toutefois m'amuser à faire un calcul, me référant à la hauteur du mur du théâtre antique d'Orange, par exemple.

Pauline : Trente-sept mètres, je m'en souviens ! La première fois que j'ai assisté aux Chorégies, il a ravi la vedette aux artistes... tant il m'avait impressionnée... fascinée tout au long de la soirée.

Roger : Oui, trente-sept mètres, tu ne te trompes pas. La hauteur d'un immeuble de douze étages. Trente-sept mètres de haut pour une ouverture de scène de soixante et un mètres. Si je m'appuie sur ces dimensions et applique le rapport au théâtre d'Alba, dont la scène s'étale sur quarante mètres, j'obtiens un mur de vingt-cinq mètres de haut.

Pauline : Gigantesque !

Roger : Et je ne te parle pas de la surface et du volume... pas moins de mille mètres carrés et autant de mètres cubes.

Pauline : Tiens ? Je ne te savais pas mathématicien géomètre. Tu ne serais pas du genre à compter les alvéoles du plafonnier lorsque tu te trouves allongé sur le fauteuil du dentiste ?

Roger : Soixante-quatre.

Pauline : Pardon ?

Roger : Le nombre d'alvéoles : soixante-quatre... Mais, je crois qu'on s'égare. Revenons à notre sujet. Je suis d'accord avec toi : la disparition du mur ouvre l'horizon et nous rapproche de la nature, conférant à ce théâtre un caractère unique : la magie de l'Antique alliée à la sensation d'appartenance à la Terre. Et, plus largement, à l'univers. Ce que recherchaient les Grecs qui, à la différence des Romains, tu l'as souligné, ne barraient pas l'horizon avec un mur. Le son y était aussi pur, le théâtre d'Epidaure en témoigne, et la parole, me semble-t-il, y résonnait plus fort...

Pauline : Plus fort ? Plus fort que quoi ?

Roger : Je ne sais pas. Un ressenti. Des images qui m'ont traversé le corps.

Pauline : La tête, tu veux dire ?

Roger : Non ! le corps.

Pauline : Je vois, tu parles du point de vue de l'acteur. Mais, dis-moi, que se passe-t-il quand il pleut ?

Roger : On attend que ça passe. Oui, le théâtre dans la Nature, ça peut s'avérer inconfortable. À l'aléa du public, s'ajoute l'aléa climatique. Pour conjurer l'orage, à Alba, il faut invoquer Tanaris, un dieu celte, le dieu du tonnerre, qui vit non loin d'ici, dans le massif du Tanargue. Mais qui veut du confort ?

Pauline : Les Grecs ! À côté des grands théâtres à ciel ouvert, ils ont construit des théâtres plus petits recouverts d'une toiture, appelés odéons, où la qualité de l'écoute étant plus fine, on pouvait donner plus délicatement des textes mieux écrits. C'est encore visible à Lyon, où le théâtre et l'odéon sont côte à côte.

Roger : Oui, enfin, on a continué à jouer principalement dehors jusqu'à une époque très récente. Au Moyen Âge, les acteurs jouent des pièces assez obscures, qui ne s'appellent pas pour rien des mystères, juchés sur des tréteaux, dont la seule partie couverte est la coulisse.

Pauline : Mais dès le XVII^e, les troupes investissent les jeux de paume, pour jouer à l'abri. Ils n'ont pas une forme très pratique, mais enfin on y est au chaud. Comme une bonne bergerie pour un troupeau.

Roger : Pas très pratique ? Ma foi, ils sont rectangulaires, souvent en plein air, d'ailleurs, comme à Suze-la-Rousse, et c'est la même forme que les cours d'immeubles où l'on joue outre-Manche par tous les temps, et donc éventuellement sous la pluie.

Pauline : *Oh dear ! Even if it's raining !* Mais, quand même, le Globe Theatre créé par Shakespeare à Londres a bien un toit, si je ne trompe ?

Roger : Non, le toit est percé ! À la différence de l'Olimpico de Palladio et Scamozzi en Italie, créé à la même époque. Il reproduit le mur de fond de scène des théâtres grecs, avec ses colonnes mais, au lieu d'un décor peint en trompe-l'œil sur une toile, il s'invente un vrai décor en profondeur, qui joue très habilement sur les effets de perspective pour donner l'illusion d'être ouvert sur... la Nature ! Ce décor, mis en place pour l'ouverture du théâtre avec la pièce *CEdipe Roi* de Sophocle, a tellement impressionné le public qu'il a été pieusement conservé jusqu'à aujourd'hui.

Pauline : Le théâtre à l'italienne se nourrirait donc du théâtre grec et du théâtre romain, dont on a dit, je crois, qu'il n'était pas ouvert sur la Nature ?

Roger : Et pour quelle raison, d'après toi ?... Parce que derrière le mur de fond de scène, dans une coulisse sacrée, se tiennent les dieux. Aujourd'hui, la coulisse

garde toujours ses secrets, mais ce sont de petits secrets, et elle n'a plus rien de sacré. Sauf... ? Sauf... ?

Pauline : En Angleterre, où elle se nomme *backstage*.

Roger : Mais non !

Pauline : Ma langue au chat.



Théâtre antique et odéon de Lyon, sur la colline de Fourvière

Photo : Wikimedia Commons

Roger : Sauf quand le théâtre est dans... la Nature ! Car alors la coulisse s'élargit aussi loin que le regard porte, jusqu'au firmament, jusqu'au bout de l'horizon, elle bruisse de tous les frissons du vent et s'anime des chants du ruisseau et de tous les cris d'animaux.

Pauline : Et même des bruits d'hommes et de toutes leurs machines, hélicoptère, pétrolette, tracteur, camion... Il arrive même qu'on entende des bangs d'avions passant le mur du son.

Roger : C'est toi qui viens de franchir le mur du son. Tu vas bien trop vite. Nous voilà déjà au XX^e siècle et nous n'avons rien dit du XIX^e, alors que c'est à ce moment-là que le théâtre retrouve toute sa place dans la nature.

Pauline : La fin du XIX^e ! Mais, tu as raison, les avions à réaction sont arrivés bien plus tard. De même que les pétrolettes. Quoique... Celles-là, j'ai l'impression qu'elles ont toujours existé. Que leurs pétarades résonnent dans les rues des villages depuis la nuit des temps, chevauchées par des adolescents perturbés par leurs bouleversements hormonaux... Excuse-moi ! dès que j'aborde le sujet, je m'échauffe. Je ne supporte plus le viol permanent de la nature par ces détonations obscènes.

Roger : Voilà bien le mot qui convient pour nous ramener au théâtre : obscène... Ce qui devrait se tenir hors de la scène, ne pas être vu ni entendu par le public... Mais je crois qu'on a oublié ce sens-là aujourd'hui. Si nous y revenions... à ton avis, qu'est-ce qui devrait ne pas être vu ni entendu du public, de nos jours, à part le bruit des mobylettes ?

Pauline : Eh bien, j'ai lu dernièrement sous la plume d'un critique que ce qui lui paraissait le plus obscène actuellement c'était le discours politique... « Il est devenu tellement démagogique qu'il brouille la pensée des citoyens et porte atteinte à leur santé mentale. » Ce sont ses propres mots.

Roger : Il y va un peu fort !... Mais ce n'est pas nouveau, la démagogie a toujours été l'ennemie de la démocratie et les Grecs étaient les premiers à s'en méfier. C'est d'ailleurs pour cette raison qu'ils ont inventé le théâtre.

Pauline : Oh, le raccourci !... Je te rappelle qu'à l'origine le démagogue est celui qui conduit le peuple. Dans les villes de la Grèce antique où s'exerçait la démocratie, les démagogues intervenaient comme conseillers du peuple. C'étaient des orateurs avisés qui défendaient les intérêts de la classe populaire contre les aristocrates fortunés qui tentaient de transformer la démocratie en oligarchie... Jusqu'à ce que certains d'entre eux confisquent le pouvoir en s'appuyant sur le peuple. Tel Pisistrate qui organisa pourtant le premier concours de tragédie, avant même la naissance d'Eschyle. Un démagogue donc. Et ce n'est pas Melanchton qui me contredira.

Roger : Que vient faire Mélenchon dans cette histoire ?

Pauline : Melanchton !... Philippe ou Philippus Melanchthon, philosophe et théologien du XVI^e siècle. Par ailleurs brillant helléniste, qui a précisément traité de la démagogie dans la Grèce antique ².

Roger : Tu m'apprends quelque chose. Je n'avais jamais entendu parler de ce Philippus-là. Du coup, nous voilà revenus à notre point de départ. Un voyage dans le temps à mobylette, les gonades chauffées à blanc.

Pauline : Laisse-moi finir ! C'est après Périclès que le mot démagogue prend une valeur négative. Aristote parle de démagogues de bas niveau se débrillant à la tribune et tenant des discours injurieux. Tandis qu'Aristophane dit : « la *demagogia* n'est pas le fait d'un homme instruit et de bonnes mœurs, mais celui d'un ignorant, doublé d'un coquin ³. »

Roger : Justement, puisque tu en parles, n'as-tu pas créé un spectacle d'après *Les Oiseaux*, d'Aristophane ? ⁴ Un spectacle qui se joue en nature et nous ramène à notre propos.

Pauline : L'auteur des *Oiseaux*, des *Guêpes* et des *Grenouilles* n'a pas son pareil pour évoquer la nature. Est-ce que tu connais d'autres pièces de théâtre qui mettent en scène des animaux ? Moi je n'ai trouvé que le *Renard* de Mrozek, *Les Dialogues de bêtes* de Colette, *Chantecler* d'Edmond Rostand. Je mets à part *Les Peines de cœur d'une chatte anglaise* montées par Alfredo Arias, car c'est l'adaptation d'un conte de Balzac.

Roger : *L'Oiseau bleu* de Maeterlinck ?

Pauline : Il y a peu d'animaux dans cette pièce, où l'Oiseau bleu est comme le Loup blanc : une Arlésienne.

Roger : Mais il y a tout de même, si je me souviens bien, des personnages intéressants : arbres, Nuit, Lumière...

Pauline : Oui, mais on est dans un conte, plutôt une féerie. Comme dans *Le Songe d'une nuit d'été* de Shakespeare. En dehors de Shakespeare, et sa fameuse *Tempête*, quels auteurs de théâtre, depuis les Antiques, traitent sérieusement de la vraie Nature, comme celle qui nous entoure aujourd'hui, ici, en Ardèche ?

Roger : La Nature ne se réduit pas aux animaux... Et il me semble qu'elle est le fond de tableau de bien des pièces. Pour exemple *K2*, de l'auteur américain Patrick Meyers, dont l'action se situe dans l'Everest ⁵.

Pauline : Oui, mais tu viens de le dire : c'est le fond de tableau, un décor, pas le sujet réel. La pièce de ces deux amis alpinistes traite de la survie en milieu hostile et elle pourrait très bien se transposer dans l'ascenseur d'un gratte-ciel. Ou pire,

dans les Twin Towers le 11 Septembre, pour faire du théâtre catastrophe, à l'instar du cinéma catastrophe.

Roger : Le théâtre catastrophe — catastrophe naturelle — n'est pas une idée neuve. Il a fait les beaux soirs du théâtre romantique. Les décorateurs rivalisent alors d'ingéniosité pour immerger le public au cœur des orages, des tempêtes et des tremblements de terre. Une tôle qui vibre imite le tonnerre, une toile qui ondule, agitée par des enfants cachés dessous, simule les flots agités de la mer...

Pauline : Rien qui puisse épater comme le film *Titanic*...

Roger : Le *Radeau de la Méduse*, c'était quand même pas mal !

Pauline : Heu ? Je connais le tableau de Géricault, illustrant un fait divers : le naufrage sur le banc d'Arguin d'un voilier français se rendant au Sénégal...

Roger : Eh bien le tableau de 1819 a inspiré en 1839 un drame à l'Ambigu Comique et un mois plus tard un opéra au théâtre de la Renaissance ⁶. Théophile Gautier en a fait chaque fois la critique. Concernant le spectacle à l'Ambigu, il écrit : « Figurez-vous une mer à perte de vue : rien que l'eau et le ciel, pas d'autre bruit que la voile qui palpite, que le vent qui souffle, que le mourant qui râle, et la lame accourant du fond de l'horizon comme une cavale échevelée et furieuse, les naseaux blancs d'écume et le souffle pressé : c'est beau et grand. Chaque fois que l'océan respire, il soulève sur sa forte poitrine le radeau chancelant, qui monte et descend avec son haleine. » À la Renaissance, il nous dit que c'est encore mieux : « l'art du décorateur et du metteur en scène n'a jamais été plus loin ; les lames se lèvent, s'abaissent, moutonnent et déferlent avec une vérité surprenante ; ce n'est plus de la toile peinte, c'est de l'eau, de l'écume qui va mouiller le spectateur et éteindre les quinquets de la rampe. (...) Le tangage du radeau est bien rendu et donne le mal de mer rien qu'à le voir. En outre, il traverse le théâtre d'un coin à l'autre ; le radeau de l'Ambigu ne fait que se balloter à la même place, ce qui nuit à l'illusion ; ici, elle est parfaite. ⁷ »

Pauline : Ce genre de théâtre a presque totalement disparu. Qui se soucie de recréer la nature dans une salle à l'italienne ? Déjà Tchekhov s'agaçait du naturalisme des mises en scène de Stanislavski.

Roger : Il y a quatre ans, Thomas Jolly a mis en scène de façon très stylisée une adaptation du *Radeau de la Méduse*. Une pièce de Kaiser interprétée par une promotion de jeunes acteurs de l'Ecole nationale de Strasbourg. Elle évoquait la

Seconde Guerre mondiale, mais l'actualité des migrants en Méditerranée la faisait résonner de manière très forte. J'ai moi-même récemment posé au théâtre antique d'Alba une barque en bois comme unique décor pour les représentations de ma pièce *Ce soir je ne jouerai pas Antigone*, qui évoque aussi ce drame des migrants.

Pauline : Tu joues souvent dans la nature, et avec elle. Dans la brochure de tes 40 ans de théâtre, tu énumères un bon nombre de lieux : lagon, grotte, forêt, rivière, montagne, dune, sentier, jardin botanique, vigne, parc, plage, champ de pommes de terre, crique, lac gelé, volcan... Mais est-ce que tu utilises aussi les machines du théâtre antique : toiles peintes planes ou semi-sphériques pour représenter des paysages ? Grue et câbles qui enlèvent les acteurs dans le ciel ? Ciel que l'on peut aussi atteindre en montant par une échelle sur un siège très haut perché, plus haut que celui de l'arbitre de tennis, aussi haut que celui du trapéziste ou du funambule⁸ ?

Roger : Non, je n'utilise aucun artifice. Je vais directement sur la rivière, sur le glacier, dans le lagon, la vigne ou la forêt. Et pour atteindre le ciel, je fais confiance aux mots... « Emmener le théâtre à la rencontre des gens où qu'ils se trouvent... lui faire suivre le mouvement de la nature afin de l'imprégner de la beauté... » C'est ce que suggère Aristote. Et c'est l'exemple que je me suis efforcé de suivre...

Pauline : Alors, je répondrai à Aristote par Rousseau. Je crois qu'ils seront d'accord ces deux-là : « N'adoptons point ces spectacles exclusifs qui renferment tristement un petit nombre de gens dans un antre obscur ; qui les tiennent craintifs et immobiles dans le silence et l'inaction... Non, peuple, ce ne sont pas là vos fêtes. C'est en plein air, c'est sous le ciel qu'il faut vous rassembler. » C'est ainsi que Jean-Jacques Rousseau s'adressait à ses contemporains à la fin de sa *Lettre à D'Alembert*, sur les spectacles, datant de 1758, les invitant à quitter les salles de spectacle pour renouer avec la tradition antique du théâtre en plein air, seule garante d'une véritable fête et d'une authentique communion.

Roger : À ce propos, Sylvie Humbert-Mougin nous dit : « Ce rêve rousseauiste d'un théâtre "sous le ciel" est devenu ou redevenu réalité dans les années 1890-1920, trois décennies pendant lesquelles le public français s'est littéralement pris de passion pour le théâtre en extérieur et où ont fleuri des dizaines de tentatives analogues : à l'initiative le plus souvent d'une personnalité locale qui finance l'événement, on se met à organiser un peu partout en France, y compris dans de

toutes petites communes, des représentations théâtrales données en plein air, sur une place publique, dans un site naturel, ou dans un monument historique ; et quand le succès est au rendez-vous, alors l'expérience est réitérée, voire pérennisée sous la forme d'un festival annuel.⁹ »



Le théâtre du peuple, à Bussang, dans les Vosges, en 1896.

Photo : Wikimedia Commons

Pauline : Eh bien, puisque tu te réfères à Sylvie Humbert-Mougin, je vais t'imiter. Elle nous apprend qu'un groupe de jeunes intellectuels de l'Indre mené par Hubert Fillay, un avocat de Blois, fondent le Théâtre de la Nature, une petite scène champêtre installée sommairement dans l'amphithéâtre naturel que forment les rochers de Courçay. Là, le 8 juillet 1906, sont représentées deux petites pièces en vers composées par Hubert Fillay, *Le Rêve et la Vie*, puis *La Foi des hommes*, agrémentées d'un récital de poésie et de quelques morceaux de musique.

Roger : Attends !... Puisque tu parles de Blois, je pense immédiatement à Jack Lang qui, si je me souviens bien, a été député de l'une des circonscriptions de la ville, après avoir été ministre de la Culture, et, avant tout cela, créateur et organisateur du Festival mondial du théâtre universitaire de Nancy qui se déroulait sur le campus, en partie en plein air. Les troupes venaient du monde entier et jouaient

dans toutes les langues. Je me rappelle y avoir vu le Bread and Puppet et Tadeusz Kantor. Y sont passés aussi Bob Wilson, Pina Bausch, Augusto Boal et bien d'autres dont on n'a pas retenu les noms. Des artistes et des troupes désargentées à l'époque. Les subventions étaient rares, mais il y avait alors une multitude de bénévoles. Jean-Pierre Thibaudat raconte l'aventure dans son livre *Une utopie théâtrale, 1963-1983*...¹⁰ « Une folle ambiance y régnait, faite de rencontres, de liesse et de discussions jusqu'au bout de la nuit. C'était avant le temps d'Internet, des portables et des ordinateurs. Un foyer de théâtre protestataire, un laboratoire de l'utopie où s'inventèrent des formes de théâtre nouvelles chahutant le primat du texte. »

Pauline : Rousseau n'aura pas été brûlé en effigie pour rien dans le foyer de l'Opéra de Paris. Sa postérité comme penseur du théâtre auprès des fondateurs du Théâtre populaire dans les années 1950 est un peu tardive, mais véritable ! Tu es d'accord pour qu'on parle aussi du festival d'Avignon ?

Roger : Comment pourrait-on ne pas en parler ?

Pauline : Au Palais des Papes d'Avignon, comme au Palais de Chaillot, à Paris, Jean Vilar a retrouvé l'architecture du *teatron* antique, c'est-à-dire des gradins où le public, sans distinction de genre et de qualité, vient prendre place et faire masse. À Chaillot 2 800 personnes, à Avignon, deux fois moins, avec des problématiques différentes, sur le plan du son et donc du style : à Chaillot, le bois crée un écrin intimiste, à Avignon, la déclamation est obligatoire, surtout les soirs de mistral, comme aux Chorégies d'Orange¹¹.

Roger : Le remplacement des salles à l'italienne par des teatrons gradinés est un geste politique et artistique élémentaire qui fait écrire à Roland Barthes : « Deux objets, deux espaces : l'espace ouvert, naturel, cosmique du théâtre de plein air ; l'espace confiné, secret, domiciliaire du théâtre bourgeois. La puissance dramatique du plein air n'est nullement accessoire, décorative, comme on le croyait jusqu'à la leçon récente des festivals¹². »

Pauline : Nancy s'est nourri de Mai 68, mais Jean Vilar va être débouté de sa place par les provocations en tout genre de cette époque et notamment celles du Living Theatre. De Jack Lang il reste la fête de la Musique, qui ne dure qu'un soir et du projet de Jean Vilar à Avignon ? À partir des dernières années du XX^e siècle, les places du *in* s'arrachent, le public s'ensnobe, les jeunes et les fauchés se réfugient dans le *off* ou fuient Avignon.

Roger : À tel point qu'un festival d'été, créé il y a vingt ans à Vitry-sur-Seine, s'appelle *Nous n'irons pas à Avignon*. Il a pour vocation d'accueillir les compagnies qui ne veulent ou ne peuvent pas aller au grand salon-expo méridional.

Pauline : De ces scènes de plein air et de leurs ambitions sociales, qui avaient fleuri il y a un siècle, que reste-t-il ?

Roger : Le Théâtre du peuple dans la forêt de Bussang, créé en 1895 par Maurice Pottecher avec la devise « Par l'art, pour l'humanité ».

Pauline : J'ai visité dans l'Oise son modèle, un petit bijou du XVII^e, tout en bois, caché dans le château de Verderonne. J'adore les théâtres de verdure, souvent attenants à des châteaux. Un réseau s'est créé il y a une dizaine d'années, pour les faire connaître, les restaurer et les ranimer. Il en a recensé une soixantaine en France. On peut ajouter une dizaine de théâtres antiques qui programment du théâtre et des concerts, dont ceux de Lyon, Vienne, Vaison, Orange, Arles...

Roger : Cet été, en Ardèche, outre le théâtre d'Alba qui a une belle programmation, tu pourrais aussi te rendre au théâtre de verdure de Labeaume ou à celui de Rochecolombe, même s'il s'agit avant tout de musique.

Pauline : Je pensais faire un tour chez l'auteur du *Théâtre d'agriculture*...

Roger : ...et *ménage des champs*. Olivier de Serres, au Pradel, tout près d'ici. Oui, tu auras bien raison. Et tu découvriras peut-être pourquoi le mot « parterre », qui désignait les carrés de salade du potager ou de buis du château, est passé à la fin du XVII^e au théâtre pour désigner l'espace devant la scène où le public se tient debout. Ainsi que d'autres termes comme : « planter le décor », « faire la saison »¹³.

Pauline : Théâtre et jardin ne faisaient qu'un, alors ?

Roger : Disons qu'il y avait un rapport étroit entre eux. Les machinistes du théâtre étaient souvent des travailleurs des champs saisonniers qui venaient compléter leurs revenus sur les planches. Encore un terme du potager.

Pauline : Ah oui ? Je croyais que c'étaient des marins.

Roger : Aussi. Ce qui explique qu'un certain nombre de vocables de marine soient passés au théâtre. La guinde, par exemple, qui sert à accrocher le décor. Le mot corde étant rigoureusement interdit sur une scène.

Pauline : On se demande bien pourquoi.

Roger : Ne fais pas l'idiote !... Tu le sais parfaitement.

Pauline : Je me rappelle, oui... La seule corde qu'on trouve sur un bateau est

celle de la potence... Les marins devenus techniciens de plateau avaient donc banni ce mot qu'on disait fatal... Et le vert ? Pourquoi a-t-on aussi banni la couleur verte ? Je sais qu'il y a plusieurs explications, mais...

Roger : La plus sérieuse tient sans doute à la toxicité du pigment qu'on utilisait au XVI^e siècle pour teindre les costumes en vert : le vert-de-gris... qu'on obtenait par l'oxydation de lamelles de cuivre avec du vinaigre... ou de l'urine, pour les plus pressés. Il est connu que c'est un poison extrêmement violent.

Pauline : Qui aurait pu provoquer la mort de Molière en scène alors qu'il jouait *Le Malade imaginaire*... puisque, dit-on, il portait un costume vert.

Roger : Là, tu amalgames. Tu ramasses deux hypothèses en une.

Pauline : Avoue que c'est tout de même troublant. A-t-on fait une autopsie ?... Sinon, il faut la faire sans tarder. Demander solennellement qu'on en fasse une.

Roger : Demander aujourd'hui une autopsie du corps de Molière ?

Pauline : Pourquoi pas ! On en a bien pratiqué une sur celui de Rousseau et plus récemment d'Yves Montand. Je veux bien prendre la présidence du comité de...

Roger : Tu ne crois pas qu'on s'éloigne un peu, là ?

Pauline : On parle toujours de théâtre, non ?

Roger : Bien sûr, mais c'est vaste, le théâtre. C'est incommensurable. Si on entreprend maintenant de demander l'autopsie du corps de Molière, j'ai peur que...

Pauline : Peur de quoi ?... De la vérité ?... Pour citer l'admirable Hubert Fillay, on l'exposerait « dans un décor naturel, unique, parmi les rochers et les bois, près des fontaines, dans l'amphithéâtre pittoresque qu'offre l'agréable fantaisie du sol, avec les arômes entêtant des anis et des clématites...¹⁴ » On le libérerait des lourds parfums des poudres de riz, des patchoulis infâmes, des sueurs humaines confondues qui lui collaient à la peau lorsqu'il jouait pour les emperruqués de la cour... On le ramènerait à sa vraie passion, le théâtre de tréteaux pour les vilains des villages.

Roger : Je vois où tu veux en venir : la campagne contre la ville... la décentralisation... un enjeu important du théâtre en plein air. Une question de société qui a passionné l'opinion publique au début du XX^e siècle alors que l'industrialisation battait son plein, et qui revient en force aujourd'hui avec l'exode urbain lié à la pollution des villes et à l'enfermement causé par la pandémie et le confinement obligatoire.

Pauline : Oui... plus que jamais on a besoin d'air. Et puisque tu parles de son plein... n'est-ce pas dans les théâtres de verdure qu'on retrouve le son plein ? Le son

plein du théâtre antique qui nous redonne souffle et vigueur et nous rappelle que nous sommes vivants... quand l'époque est au désenchantement, à la déprime, à la dépression.

Roger : Oui, boh, peut-être...

Pauline : Quoi ? Tu changes d'avis sur le théâtre dans la Nature comme voie de salut ?

Roger : Non, c'est au sujet de la déprime et de notre époque... Je ne suis pas sûr de te suivre. Il fleurit ici et là, un peu partout, d'heureuses initiatives.

Pauline : Sans doute.

Roger : J'en suis certain.

Pauline : Le vert est la couleur des prés et des bois mais aussi celle de l'espérance... D'ailleurs tu prépares ton prochain spectacle qui s'appelle *La Vie sublime* et qui se joue dans une clairière.

Roger : Le vert est aussi la couleur de la galanterie !

Pauline : Absolument. Et je trouverais plaisant, cher Roger, que cette passe d'armes se termine par quelques fleurs. Ne voudrais-tu pas expliciter le lien entre la Nature et la femme dans tes pièces ? Tu as surtout créé des personnages féminins et de ce fait, dirigé des actrices, toujours très jolies et souvent jeunes. Je pense aussi aux affiches de tes spectacles évoquant le lien de proximité avec la Nature de femmes ondines ou sylphides. Et tu évoques souvent l'importance vitale du corps de la femme, ou je me trompe ? Crois-tu personnellement que la Nature soit habitée d'esprits féminins et même de corps peut-être, plus ou moins saisissables ? Es-tu gréco-romain sur ce point ? Par l'utilisation que tu fais de la musique, tu me fais penser à Pan qui a découvert un instrument magique en essayant d'attraper dans les roseaux une nymphe au pas léger. Par ailleurs, est-ce un hasard si les violences du monde que tu décris sont souvent commises à l'encontre de femmes ? Est-ce que la destruction de la Nature est aussi un sujet dans tes pièces ? Et Dionysos ? Est-il une source d'inspiration pour toi ? Et si oui, comment ?

Roger : Comment veux-tu que je te réponde ? Tu me bombardes de questions ! C'est très peu galant. Méfie-toi que je ne te renvoie la pareille ! D'ailleurs, n'est-ce pas l'inverse chez toi : Rousseau, Jean-Henri Fabre, Gatti... Les paroles d'homme ne sont-elles pas prédominantes dans ton travail ?

Pauline : Certes, mais je ne répondrai pas la première.

Roger : D'accord !... Si j'ai beaucoup célébré la femme, les femmes... c'est parce que j'admire depuis toujours leur beauté, leur intelligence, leur sensibilité, leur humanité... Pendant la guerre, en Yougoslavie, tandis que les hommes répandaient la terreur... pillaient, violaient, massacraient... je les ai vues réparer la vie : soigner, consoler, éduquer... Et puis, je le raconte dans *La Vie sublime*, quel ravissement j'avais connu lorsque, pour la première fois, à l'âge de neuf ans, j'avais pénétré dans le sanctuaire de la peinture italienne, au musée du Louvre... Ces myriades de femmes penchées sur moi... Au pire, dissimulées par des voiles...



Pinsons, rires et tétaras lyres, de et avec Pauline Tanon et Barbara Schröder, à la Roseraie de Berty, près de Largentière, en Ardèche. © S. Brugnon

dont la transparence ne faisait qu'accentuer la nudité. Ces corps nus, dont j'ignorais tout, plus vallonnés que les cartes du Morvan et des Ardennes, m'avaient fasciné... Plus tard, je les avais retrouvés dans le monde réel grâce à la femme que j'aime et à la nature au milieu de laquelle nous avons toujours évolué, étant convaincus qu'elle est notre vraie demeure... « L'une de nos activités principales

était la marche et, empruntant des sentiers que nul ne fréquentait plus, il nous arrivait de franchir de longues distances sans qu'on eût besoin de se rhabiller et je pouvais, comme je l'avais fait avec les belles de La Renaissance, l'admirer tout mon soul... M'extasier sur sa démarche féline... le mouvement ample et généreux de son dos... de ses hanches... de ses fesses... de ses cuisses... Il émanait d'elle une sensualité qui me réjouissait... me maintenait dans une disposition joyeuse... Une sensualité luxuriante, ai-je envie de dire... qui ne devait rien au fard ni à aucun apprêt... Une sensualité en accord avec les couleurs... et les textures... et les odeurs... qui parsemaient notre marche... Elle était la fougère... et elle était l'égline... et elle était la mousse... et elle était le chevreuil qui, sans la moindre appréhension, s'était approché d'elle, un jour... et l'avait reniflée comme si elle avait été une femelle de son espèce. Il avait senti qu'on était en sympathie avec la nature... Pour lui, il n'y avait pas de doute, il s'agissait d'une sylphide... À tout le moins, un être humain sauvage... une rebelle ayant échappé à la domestication... C'était peut-être notre plus grande qualité... Le fait qu'on fût redevenus en partie sauvages... Non pas les bons sauvages de l'imagerie romantique... mais des humains d'aujourd'hui... conscients de leur appartenance à la terre... préoccupés de sa préservation... et, plus que jamais, responsables de leurs actes. » Ai-je répondu à ta question ?... As-tu retrouvé Pan et Dionysos et les nymphes au pas léger ?... Et as-tu compris pourquoi j'ai en aversion les hommes qui saccagent les femmes et la nature ?... Et pourquoi je consacre l'essentiel de mon théâtre à le dénoncer tout en chantant la beauté du monde... À toi, maintenant !

Pauline : Dans la tradition des pastorales — pièces de théâtre se passant au milieu des champs et des troupeaux, très prisées sous l'Ancien Régime, et que nous n'avions pas encore eu l'occasion de mentionner — je sens qu'il me faut te faire une réponse de la bergère au berger. Tu viens de citer ta pièce en répétition, *La Vie sublime*, permets-moi de donner ce soir en avant-première de la représentation du 27 juillet au théâtre antique d'Alba, le prologue de celle que je suis en train de coécrire avec les auteurs en herbe d'un atelier organisé par MuséAl :

« Tout n'est pas fini. Construit il y a deux mille ans, ce théâtre a recommencé à accueillir des textes il y a une trentaine d'années, au compte-gouttes, selon un flux aussi doux et discret que le ru qui coule sous ses planches, permettant un

effet d'acoustique conçu par les Romains et qui a subsisté après la chute du mur de fond de scène. Petites rainettes, vous n'avez pas cessé tout au long de dix-sept siècles, de coasser ici, quand le théâtre s'est tu, animant ces lieux de votre talent de chanteuses pleines de... persévérance. Accompagnées du froufrou du vent dans les arbres, des trilles des oiseaux et parfois de celles des vendangeurs. Le bruit des camions, c'est plus récent. Et nous savons, par une étude dirigée par le chercheur du CNRS à Lyon Thierry Lengagne ¹⁵, que cela vous affecte. (*Elle lit :*) « Deux groupes de rainettes vertes ont été constitués. L'un a été soumis au bruit classique d'une mare, l'autre confronté en plus à celui d'une route nationale. Au bout de dix jours, ce second groupe montrait 60 % de stress en plus et était immunodéprimé. De plus, les sacs vocaux des mâles avaient perdu leur belle couleur orange. Or c'est l'intensité de la couleur de ces poches qui permet aux femelles de repérer les partenaires les plus performants. Privées de cet indice, elles risquent de se tourner vers des mâles moins robustes. Et à terme, cela peut avoir un impact sur le patrimoine génétique de l'espèce elle-même... »

Il est donc temps de vous rendre justice. Mais qui suis-je pour prétendre mieux vous traiter que Dionysos, que l'on voit, dans la comédie d'Aristophane *Les Grenouilles*, mépriser votre talent alors qu'il est à la recherche des grandes voix de la poésie disparues aux Enfers, pour relancer le théâtre. Aujourd'hui, je serais bien contente qu'il nous ramène Aristophane, Molière, Pirandello, Claudel... (*Elle s'adresse au public :*) Qui d'autre ? Vous n'avez pas d'idées ? Eh bien on est dans la mare jusqu'au cou avec les grenouilles et tant mieux ! Pour couâ, pour couâ, pour couâ pas ? »

Roger : Pourquoi pas Sophocle, Eschyle, Euripide, Sénèque, Plaute, Shakespeare, Corneille, Racine, Marivaux, Goethe, Strindberg, Tchekhov, Beckett, Brecht, Genet, Koltès... Et j'en passe : des grands et des oubliés, des modestes disparus des mémoires, mais qui, en leur temps, ont servi, eux aussi, à leur manière, le théâtre.

Pauline : Tu as raison, il ne faut pas oublier les oubliés... ils constituent la trame de cet art singulier qui, depuis des millénaires, s'emploie à raconter en beauté notre histoire.

Roger : Oui, depuis des millénaires... le théâtre d'Alba en témoigne...

Pauline : Et ça continue...

Roger : Sous nos yeux, aujourd'hui...

Pauline : On continue de construire des théâtres.

Roger : À Saint-Mélany, par exemple.

Pauline : Où est-ce, dis-moi ? Je ne suis pas d'ici.

Roger : Un village des Cévennes.

Pauline : Les Cévennes... ça fait rêver.



Le théâtre antique d'Alba-la-Romaine, en Ardèche, restauré en 2020.

Roger : Tu as raison. Un jour, je me rappelle, j'avais vu un panneau au bord d'une route indiquant : entre Margeride et Cévennes... Tu te rends compte !... Entre Margeride et Cévennes... Pour moi, c'était aussi magique que si j'avais vu apparaître au milieu du Pacifique un atoll piqué d'un cocotier sur lequel on aurait écrit : Entre Marquises et Gambiers...

Pauline : Est-ce qu'il y a l'Océan à Saint-Mélany ?

Roger : Plus depuis un million d'années. Mais on en trouve encore les traces, un peu plus bas, à Ruoms... Les falaises qui bordent la route appartenaient jadis aux fonds marins.

Pauline : Eh bien, tant pis, on fera sans l'Océan... puisqu'il est parti. À Moreea, l'île voisine de Tahiti, le petit théâtre de plein air fait bien sans les Cévennes... Mais, ne pourrait-on les jumeler ?

Roger : Ça enchanterait Stevenson, disparu lui aussi aux Enfers, qui est passé des Cévennes aux Mers du Sud. Il y a quelques années, on avait raconté cette histoire sur le Sentier des lauzes.

Pauline : Ah oui, ce sentier où des artistes interviennent. Tu m'en as parlé, déjà. Un beau projet visant à faire émerger une vallée culturelle.

Roger : Oui. Un espace de respiration, de partage, de réflexion... au cœur des magnifiques paysages de la vallée de la Drobie... Ce qui se passe sur ce sentier depuis vingt ans me fait penser aux premières dionysies. Et le théâtre qui vient d'y être érigé ne pourra que renforcer cette impression... Je formule le vœu qu'on invente ici le monde de demain. Du moins, qu'on y participe. Toutefois, il convient d'agir vite... si l'on ne veut pas que le monde de demain s'arrête aujourd'hui.

Pauline : Un lieu de rendez-vous essentiel, donc ! Comme le théâtre antique...

Roger : ...qui, selon les mots de l'historienne Adeline Klee, réinventa la société romaine après l'épidémie de peste.

Pauline : Alors, rendez-vous au théâtre dans la nature !

Roger : Entre Margeride et Gambiers...

NOTES

- 1) Florence Dupont, *L'Acteur roi, Le Théâtre dans la Rome antique*, Realia, Les Belles lettres, 1986.
- 2) Frederiki Tabaki, *La démagogie grecque*, in *Mots, Les langages du politique*, n° 59, *Démocratie, Démocraties* 1999, pp.122-124.
- 3) *Les Cavaliers*.
- 4) Pauline Tanon et Barbara Schröder, *Pinsons, rires et tétras lyres*, 2018.
- 5) Adaptation française de Jean Cau, mise en scène de Georges Wilson au Théâtre de la Porte Saint-Martin, avec Claude Rich et Bernard Giraudeau.
- 6) Drame de Charles Desnoyer et Dennery. Opéra des frères Cogniard, musique de Friedrich von Flottow.
- 7) Marie-Pauline Martin et Léonard Pouy, « Porté et vivifié par la scène. Le Radeau de La Méduse : l'adaptation théâtrale du tableau en 1839 à Paris », in *Le Tableau vivant ou l'image performée*, Institut national d'histoire de l'art, 2014, pp.179-196.
- 8) René Clément, *Étude sur le théâtre antique, au point de vue des décors, des machines et des masques*, 1863, rééd. BNF Hachette 2013.
- 9) Sylvie Humbert-Mougin, *Le théâtre de la nature de Courçay-sur-Indre (1906-1912) et la mode du théâtre en plein air à la Belle époque*, in *Mémoires de l'Académie des Sciences, Arts et Belles-Lettres de Touraine*, tome 25, 2012, pp. 215-237.
- 10) Jean-Pierre Thibaudat, *Le Festival mondial du théâtre de Nancy. Une utopie théâtrale (1963-1983)*, éd. Les Solitaires intempestifs, 2017.
- 11) Eric Monin, Daniel Deshays et Bénédicte Boisson, BNF sur Internet, *Entendre le théâtre*, Acte 1, Un lieu où on écoute, Scène 2 *En salle ou à ciel ouvert*.
- 12) Roland Barthes, *Écrits sur le théâtre*, textes réunis et présentés par Jean-Loup Rivièrre, éd. Le Seuil, 2015.
- 13) Martial Poirson, *Le théâtre, côté jardin : scénographie et dramaturgie du parc paysager dans le théâtre français du second XVIII^e siècle*, in *Dix-huitième siècle* n°45, 2013, pp. 413-432.
- 14) Sylvie Humbert-Mougin, *ibid*.
- 15) Thierry Lengagne, Mathieu Troianowski, Nathalie Mondy, Adeline Dumet, Caroline Arcanjo, *Effects of Traffic Noise on Tree Frog Stress Levels, Immunity and Color Signaling*, in *Conservation Biology*, 11 janvier 2017.

IMPRESSIONS POÉTIQUES SUR LA BIODIVERSITÉ

Textes de Pauline Tanon écrits pour les panneaux du parcours sur la biodiversité du site d'Alba-la-Romaine

Même si tu n'es pas un poète Tang

Plante-toi ici comme le cyprès
Regarde droit devant toi
Puis tends un index en fermant un œil
Rouvre-le et ferme aussitôt l'autre œil
(Aussi souvent que tu veux)
Quand tu le caresses ainsi de ton pinceau
Le paysage ne te chatouille-t-il pas ?

Ils ne savent de nous que nos bruits
d'abord, puis le toucher d'un rabot ou
d'une allumette. Combien nous con-
naissent ? J'ai été voir mon cornouiller
et mes érables de Montpellier. Le 1^{er} jour
je leur ai dit mon nom, le 2^e mon signe,
le 3^e mon groupe sanguin, le 4^e ma
taille, le 5^e ma peinture, le 6^e mon
poids. Le 7^e étions-nous plus proches ?

Sur la mort de Socrate par la cigüe E.L.E.G.I.E. A. B.A.C.C.H.U.S.

Le bec aigu sécha
ce blasé. Ah ! Cigüe
belle aguicha ce
gus calé. Ça biche
sagace cible, hue !

Ce gai bascule. Hé
ecce gus ! Habile à
blague cachée ? Si !

i.e. égale Bacchus,
ce BG : au chais, clés
châblis, cage eue.

Backstage

Je croâ qu'ici Bacchus, cherchant un
pouète, ouït vos chanbulles, ô gre-
nouilles. Armées de roseaux flûtes et
de galets tambourinrins, vous chantiez
apo, apo, apo, Apollon. Charon nous
garde, en passant ce ruisseau Mas-
sacre, de tomber en vos filets garnis de
brekekexx. Laissez passer et gobez
moustiques. Et couac ?

Que veux-tu faire ici, promeneur, après ta
lecture du panneau et du paysage ? Des-
cends aux portiques : les acteurs, sortant
de scène, y ont déposé leurs masques et
cothurnes. Un tour aux latrines ? Je t'at-
tends. Nous irons ensuite nous rafraîchir
dans la villa de Julia Publia, auprès de
ses fontaines. Tu hésites ?

Amours divines

Voulant nous éclairer, la science nous a parlé
Usant de termes obscurs : cendres, magma, évent
Laves, effusions, fissures, orgues et cônes en V
Coulées pyroclastiques, hornblende et pyroxène
Amphibole et que sais-je ?... Il vous faut pour enfin
Indiquer qui créa ce grand tohu bohu
Nunc lire de haut en bas prime et ultime lettres

Si vis pacem

Bas les pattes, doryphores à casaque
jaune et noir, phylloxera vastatrix,
gluantes cochenilles, ravageurs des
vergers. Vade retro ! Pour avoir la paix,
nous vous faisons la guerre. Et ac-
cueillons abeilles, fourmis, papillons,
chrysopes aux yeux d'or, carabes et
coccinelles, grandes sauterelles. Pax
apud horti.

En quête de chevêche

Cache-toi dans cet olivier, éteins tes
yeux qui brillent, ravale tes hululements,
tu paniques les mamans, les papas
tremblent. Tu ne pèses pourtant que
200 g, mesure 20 cm mais on t'a cruci-
fiée sur les portes des granges. Où était
la sagesse ? Reviens-nous humaine, ô
Pallas Athena, fille chérie de Zeus.

Ampelos

Tu chus de l'arbre, pauvre Ampelos
Voulant grappiller du muscat
Juteux à point, mon pauvre gars
Et tu te brisas tous les os

Pressons le vin, buvons-le bien

Tu pris racine dans le terreau
Sous l'œil alarmé de Bacchus
Qui t'en adora d'autant plus
Que du jus jaillit à grands flots

Pressons le vin, buvons-le bien

LES ESPRITS DE LA NATURE

Textes choisis et lus par Pauline Tanon à MuséAl avec des extraits du Quatuor
n°4 de Chostakovitch, du Quatuor n°2 de Borodine et du Quatuor n°13, K.173 de
Mozart, interprétés par le Quatuor Héméra.

VIRGILE

Bucoliques (Tityre), 39 avant J.-C.

C'est un dieu, oui, vraiment, c'est un dieu
Qui nous fit ces loisirs ; aussi j'ai fait le vœu
D'arroser son autel du sang d'un tendre agneau,
Le plus blanc, le plus gras de mon jeune troupeau ;
Car c'est lui qui permit à mes belles génisses
D'errer en liberté près de ce clair ruisseau ;
Et c'est lui qui permet que l'Écho retentisse
Des champêtres accents de ce fin *quatuor*.
Lorsque j'étais enfant et qu'on parlait de Rome,
Je croyais, pauvre *sotte*, (en riant je l'avoue),
Que Rome était pareille, en plus grand, à *Alba*,
La ville où descendus de nos humbles hameaux
Nous vendons au marché nos fruits et nos agneaux.
Ainsi je comparais les chevreaux à leurs mères,
Le rejeton de l'orme aux ormes centenaires,
Au vieux loup solitaire un jeune louveteau.
Mais Rome, de son front orgueilleux et tranquille,
Certes, dépasse autant le front des autres villes
Que le cyprès s'élève au-dessus du roseau.
(...) Or, aujourd'hui, heureuse, je garde mon chez-moi.
Ma modeste maison et sa lande pierreuse. (...)
Regagnant chaque soir l'étable coutumière,
Mes chèvres n'ont besoin de paître l'herbe étrangère.

Heureuse, oui, très heureuse, sous le feuillage épais
 De ce hêtre touffu, dans l'ombre et le silence,
 Auprès de ce ruisseau connu de *mon* enfance,
 Pendant les jours d'été *je goûte bien* le frais.
 Le murmure léger du vol de *mes* abeilles
 Dans les saules en fleur venant faire leur miel
 Endort ainsi mes sens en berçant mes oreilles ;
 Le chant du vigneron *monte droit* vers le ciel ;
 Et sur l'orme élevé, près du mâle fidèle,
 Gémit très doucement la tendre tourterelle.
 (...) Vous *pourriez* cependant sur un lit de feuillage
 Avant de repartir reposer cette nuit :
 Nous avons des œufs frais, du lait et des fromages ;
 Les arbres du verger nous donneront leurs fruits.
Regardez : on voit fumer les toits des métairies,
 Et les bœufs à pas lents reviennent des prairies ;
 Le soleil brille encor sur les cimes lointaines,
 Et l'ombre des grands monts s'allonge sur la plaine

RONSDARD
Elégie, 1584

Ecoute, Bûcheron, arrête un peu le bras !
 Ce ne sont pas des fûts que tu jettes à bas :
 Ne vois-tu pas le sang, lequel dégoutte à force
 Des Nymphes qui vivaient dessous la rude écorce ?
 Sacrilège meurtrier, si on pend un voleur
 Pour piller un butin de bien peu de valeur,
 Combien de feux, de fers, de morts et de détresses
 Mérites-tu, méchant, pour tuer des Déesses ?
 Forêt, haute maison des oiseaux bocagers,
 Plus le cerf solitaire et les chevreuils légers
 Ne paîtront sous ton ombre, et ta verte crinière

Plus du soleil d'été ne rompra la lumière,
 Plus l'amoureux pasteur sur un tronc adossé,
 Enflant son flageolet à quatre trous percé,
 Son mâtin à ses pieds, à son flanc sa houlette,
 Ne dira plus l'ardeur de sa belle Janette.
 Tout deviendra muet ; Echo sera sans voix ;



Parci dei Mostri, à Bomarzo, en Italie

Photo : Wikimedia Commons

Tu deviendras campagne et, en lieu de tes bois,
 Dont l'ombrage incertain lentement se remue,
 Tu sentiras le soc, le coutre et la charrue ;
 Tu perdras ton silence, et haletants d'effroi
 Ni Satyres ni Pans ne viendront plus chez toi.
 Adieu, vieille forêt, le jouet de Zéphyre,
 Où premier j'accordai les langues de ma lyre,

Où premier j'entendis les flèches résonner
 D'Apollon, qui me vint tout le cœur étonner ;
 Où premier admirant la belle Calliope,
 Je devins amoureux de sa neuve trope,
 Quand sa main sur le front cent roses me jeta
 Et de son propre lait Euterpe m'allaita.
 Adieu, vieille forêt, adieu têtes sacrées,
 De tableaux et de fleurs autrefois honorées,
 Maintenant le dédain des passants altérés,
 Qui, brûlés en été des rayons éthérés,
 Sans plus trouver le frais de tes douces verdure,
 Accusent tes meurtriers et leur disent injures.
 (...) Peuples vraiment ingrats, qui n'ont su reconnaître
 Les biens reçus de toi, peuples vraiment grossiers
 De massacrer ainsi nos pères nourriciers !
 Que l'homme est malheureux qui au monde se fie !
 O Dieux, que véritable est la Philosophie
 Qui dit que toute chose à la fin périra
 Et qu'en changeant de forme une autre vêtira ;
 D'*Alba* la vallée un jour sera montagne
 Les *cimes du Vercors* une large campagne,
 Neptune quelquefois de blé sera couvert ;
 La matière demeure, et la forme se perd.

JULES LAFORGUE

in *Moralités légendaires, Pan et la Syrinx*, 1885

C'est fini, la rivière s'endort. *La nymphe lui a échappé.*

Alors, Pan, (...) à cette révélation de temps nouveaux auxquels son génie ne va peut-être pas suffire, se met à soupirer un « oh ! » d'une mélancolie si adorablement jeune ! Ah ! un « oh ! » si désintéressé après toute cette journée, un « oh ! » si inviolablement inconsolable et méconnu, si innocemment unique ! Oh ! ça a été si bien heureusement un de ces « oh ! » comme on n'en entendra plus, quoi

qu'apportent tous les temps nouveaux, que voici qu'une voix de musique s'élève, s'est exhalée de ce bouquet de lis d'eau, en face, et glisse sur la rivière mortuaire et dit : « Ô brises, allons, tenez, remettez-lui mon âme. »

Et certaine brise glisse qui vient exécuter des choses en frou-frous alisés dans le rideau des roseaux en hautes tiges creuses, aux longues soyeuses feuilles, aux panaches chanteurs.

Des choses, cette brise d'âme dans les roseaux ! Pan dresse ses oreilles pointues. Ô frisselis alisé, baisers d'ailes, paraphes de rumeurs, éventails pulvérisant en chœur un jet d'eau au fond des parcs d'Armide, mouchoirs de fées froissés, le silence qui rêve tout haut, éponge passée sur toute poésie !...

Et cela chuchote miséricordieusement : « Vite, vite, ami, c'est son âme qui passe en ces roseaux que tu tiens ! »

Pan comprime à deux mains son cœur plus divin que jamais ; il essuie une larme, jette son antique pipeau dans le tombeau de la rivière et, par une inspiration universelle, sans hésiter, sans se gratter l'oreille ni tirer sa barbe pointue, il donne l'accolade à ces roseaux enchantés puis en coupe trois tiges dont il fait sept tuyaux de longueurs décroissantes qu'il creuse, vide de leur moelle, perce de trous et lie ensemble avec deux joncs.

Et c'est bel et bien une flûte et des plus nouvelles !

Pan y promène ses lèvres desséchées d'espoir de baisers et, ce qu'il tire de cette flûte, c'est une miraculeuse gamme d'ère nouvelle disant naïvement son bonheur de flûte, son bonheur de venir au monde par cette belle soirée de l'Âge Pastoral !... Pan, riant à travers ses larmes, tourne et retourne, entre ses gros doigts de Caliban, la flûte nouvelle, la flûte à sept tuyaux, la divine Syrinx.

— Oh ! merci, merci ! Sept tuyaux !

Mais il fait déjà noir, le bouquet de lys d'eau en face s'est effacé.

Pan s'assied dans les roseaux, prélude et reprélude et presse ce joujou sur son cœur, et l'effleure de ses grosses lèvres. Puis il se recueille.

La nuit est tombée. On ne voit plus que la solitude de la campagne, on n'entend plus que la fraîcheur de la rivière. Ô nuit mémorablement attentive, allons !



La voie des Helviens, à Alba-la-Romaine